

Farac info



Fondée en 1910

Bulletin de liaison de la Farac (Fédération d'associations d'anciens combattants, d'amicales régimentaires et d'associations à caractère patriotique de Lyon et de sa région).

BULLETIN N° 552 • JUILLET 2024

ÉDITORIAL « SPECIAL INDOCHINE »

IL Y A 70 ANS DÉJÀ

Il ne s'agit pas de réécrire en quelques pages la guerre menée par les Français en Indochine de décembre 1946 à fin juillet 1954. De nombreux historiens s'y sont employés avec des compétences et des motivations diverses.

Indochine, un nom magique dans notre histoire coloniale. Aujourd'hui, territoire constitué de trois pays : Laos, Cambodge, Vietnam, vaste comme une fois et demi la France, étendu, du nord au sud, sur deux mille kilomètres, peuplé de nombreuses minorités ethniques, Hmong, Nung, Thaï, etc., l'Indochine a été, pendant trente-cinq ans (1940 - 1975), emportée dans le tourbillon de l'histoire internationale.

Soixante-dix ans après les accords de Genève qui ont mis fin aux combats pour l'ensemble de la péninsule indochinoise, il était du devoir de la FARAC, héritière de l'action de Roger Dague au sein du comité d'entente Indochine, d'évoquer quelques aspects de ce que fut cette guerre révolutionnaire, menée au gré des humeurs et des incertitudes politiques, loin des schémas classiques enseignés à l'École de guerre.

Plusieurs textes, des témoignages le plus souvent, évoquent ces huit années de guerre. Notre ambition : rendre hommage aux 83 000 morts pour la France, aux 17 500 supplétifs indochinois morts au combat, aux innombrables blessés, aux survivants qui ont rejoint, année après année, leurs frères d'armes qui n'ont pas eu la chance de retrouver la France.



André Mudler
Président de la Farac

SOMMAIRE

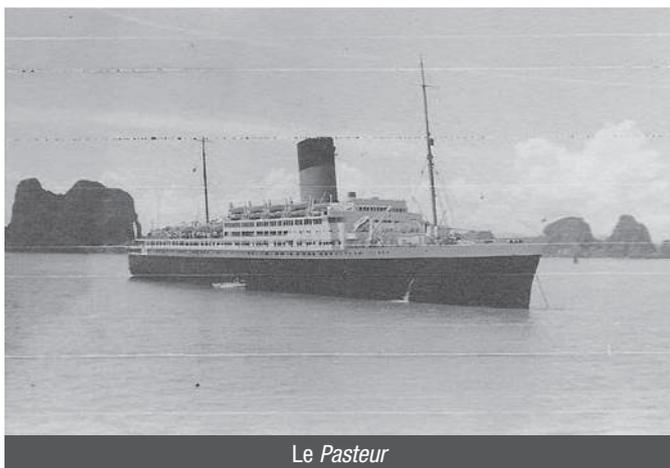
P 02	EN CROISIÈRE POUR L'INDOCHINE (1947)	P 23	CONVOYEUSE A DIÊN BIÊN PHU (1954)
P 03	LA PREMIÈRE BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU (1946)	P 25	ROLF RÔDEL
P 05	LE DÉSASTRE DE LA R.C.4 (OCTOBRE 1950)	P 26	EN CONCLUSION
P 10	LE MARATHON DES PARAS DE BIGEARD (OCTOBRE 1952)	P 27	ALLOCUTIONS DU COMITÉ D'ENTENTE INDOCHINE
P 14	NA SAN : ÉCHEC A GIAP (NOVEMBRE 1952)	P 31	N'OUBLIONS PAS
P 16	L'ÉVASION (JANVIER 1954)	P 32	HONNEUR AU GÉNÉRAL (2S) RENÉ LONGUEVAL
P 18	J'ÉTAIS A DIÊN BIÊN PHU (MAI 1954)	P 32	AGENDA

EN CROISIÈRE POUR L'INDOCHINE (1947)

Témoignage du général de division Louis BERNADAC, membre individuel de la Farac, décédé le 6 mai 2021 à l'âge de 98 ans. Jeune lieutenant de gendarmerie, alors en garnison en Allemagne, il est désigné pour rejoindre l'Indochine en mars 1947. De Marseille à Saïgon, voici le récit de sa « croisière » vers un nouveau monde.

Le hasard a voulu que j'embarque sur le « Pasteur », le mythique paquebot aménagé en transport de troupes, avec ses « cabines » entièrement sonorisées diffusant ordres, appels et consignes à longueur de journée.

Entassés au fond des cales, les unités d'Afrique suffoquent dans leurs hamacs, nos gendarmes sont à peine plus heureux dans les dortoirs des ponts intermédiaires. Les officiers subalternes, j'en suis, sont des privilégiés sur leurs lits à étages, dans leurs grandes chambrées avec vue sur la mer par les hublots.



Le Pasteur

Appareillage dans la soirée. Le lendemain, c'est déjà la Corse, les îles Sanguinaires, le détroit de Bonifacio, mais aussi le premier exercice d'abandon du navire, avec appel des passagers par canot.

J + 2 : en début d'après-midi, nous laissons le Stromboli à bâbord, apercevons les îles Lipari avant de nous engager dans le détroit de Messine.

J + 3 : escortés par des dauphins, nous passons au large de l'île de Gardos (au sud de la Crête).

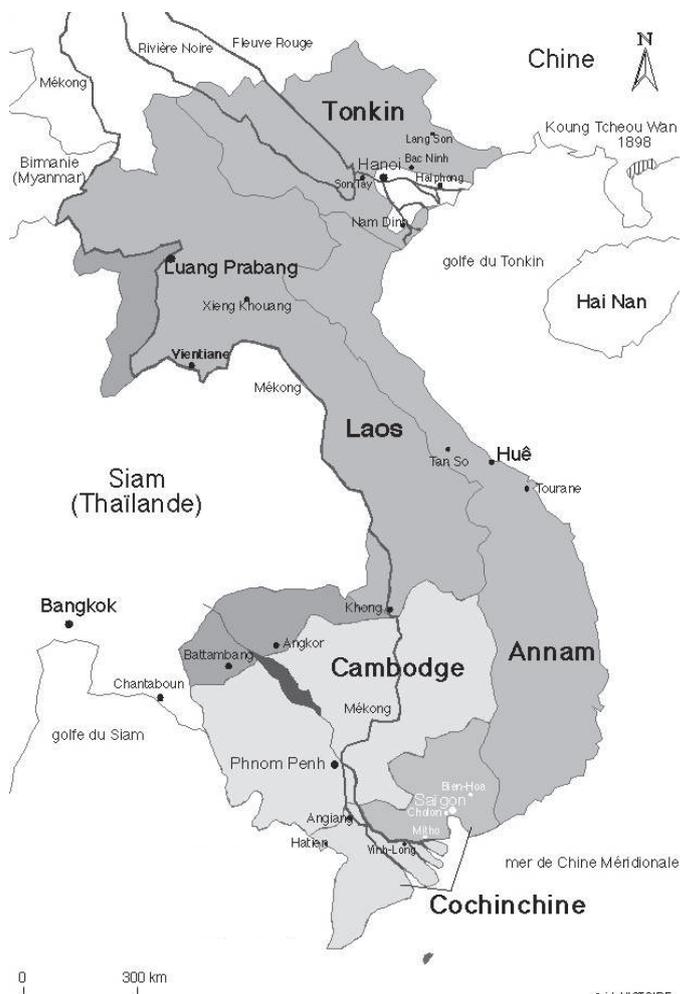
J + 5 : dans l'après-midi, nous arrivons à Port-Saïd. La statue de Ferdinand de Lesseps désignant du bras le canal qu'il a creusé dans le sable pour rapprocher l'Orient de l'Occident est toujours là. Le navire embarque, sur sa plage

avant, une équipe d'Égyptiens avec une barque et des cordages, afin de nous amarrer sur la berge du canal en cas de problème.

J + 6 : tôt le matin, nous passons à Ismaïlia. Arrivés à Suez, nous jetons l'ancre pour débarquer les matelots égyptiens et leur matériel, avant de repartir vers le Sud.

J + 7 et 8 : traversée de la mer Rouge dans toute sa longueur, sous une chaleur torride, en vue des côtes lointaines égyptiennes et soudanaises, avec pour seule distraction les poissons volants qui nous escortent, et parfois un navire remontant vers le Nord.

J + 9 : arrivée à Djibouti, confetti d'empire colonial, pour une escale de quelques heures. Les





privilegiés peuvent descendre à terre pour se dégourdir les jambes et aller voir, entre autres, le « palmier en zinc » et son mythique bistrot.

J + 10 : coup d'œil, à tribord, sur l'île de Socotra, puis une longue traversée de six jours jusqu'à

Colombo. Il n'y a rien à voir, il fait chaud, mais il y a de l'air.

J + 16 : escale de quelques heures à Colombo ; premier contact avec l'Asie et ses commerçants avant de reprendre la mer pour quatre jours.

J + 21 : arrivée à Singapour pour une escale sur rade de quelques heures, avant de remonter vers le Nord.

J + 23 : enfin l'Indochine, à Saïgon, avec l'odeur du nuoc-mâm qui plane sur la ville. Fin du voyage pour une partie d'entre nous, destinés au sud de l'Indochine.

LA PREMIÈRE BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU (1946)

Parmi les unités très diverses dont est composé le Corps Expéditionnaire, en 1946, les « Troupes Françaises de Chine » représentent certainement l'élément le plus original. Uniquement formées d'anciens, légionnaires et coloniaux aux nombreuses années de séjour, amalgamées avec des militaires indochinois d'une fidélité à toute épreuve, elles ont, face à l'agression japonaise de mars 1945, défendu pied à pied le territoire tonkinois et, sous la pression d'un ennemi d'une supériorité écrasante, sont passées en Chine, après avoir subi de lourdes pertes, mais sauvé - avec l'honneur - la majeure partie de leur armement.



Lieutenant-colonel Quilichini

Dans un état de fatigue extrême, après des semaines de privations, de souffrances et de combats, ces troupes qui, par la suite, avaient connu en Chine les plus amères désillusions, ont su, en quelques mois, sous l'impulsion du lieutenant-colonel Quilichini, jeune chef ardent et compréhensif, désigné par le général Leclerc pour en prendre le commandement, se ressaisir et former un groupement solide et homogène. D'une combativité remarquable, elles ont mené en Haute Région tonkinoise, une des plus brillantes campagnes de la guerre d'Indochine.

Le général (2S) Michel Prugnat, membre individuel de la FARAC, a retrouvé un document manuscrit rédigé en octobre 1946 par son père, le colonel des Troupes de marine René Prugnat, à l'époque chef d'escadron d'artillerie coloniale. Le lieutenant-colonel Quilichini l'avait choisi comme chef d'état-major.

Ce texte, écrit en Indochine quelques semaines avant la relève du groupement Quilichini par des troupes venant de métropole, rend compte de la magnifique campagne des troupes françaises de



Colonel René Prugnat

Chine en Haute Région tonkinoise. En voici un extrait relatant la reprise de Diên Biên Phu par les Forces françaises.

« Ce mois d'avril (1946) est tout d'abord marqué par un violent incident avec les troupes chinoises de Diên Biên Phu : incident qui tournera à notre avantage grâce au sang-froid et au courage de nos hommes et qui obligera enfin la 93^e D.I. chinoise à céder du terrain.

On sait que malgré les accords signés à Chung-King en janvier par le général Salan, et les accords d'ensemble intervenus depuis lors pour la relève des troupes chinoises au nord du 16^e parallèle, la fameuse 93^e D.I. s'obstinait à demeurer au Laos et dans la plaine de Diên Biên Phu, adoptant une attitude des plus menaçantes à l'égard des forces françaises qui devaient la relever. Les mobiles de cette détermination farouche étaient faciles à deviner : la campagne d'opium, source de profits considérables, ne pouvait dans ces régions être terminée qu'au mois de mai au plus tôt. Et le célèbre général Lu, ainsi que ses nombreux comparses, entendaient bien repartir seulement après fortune faite : et quelle fortune ! Une vingtaine de tonnes de la précieuse drogue pour l'ensemble du territoire occupé par la Division !

Le général Lu s'est d'ailleurs de toutes pièces installé une solide réputation. Avec sa troupe de forbans, mi-commerçants, mi-militaires, assez bien armés et équipés, il a combattu un peu partout de Canton jusqu'en Birmanie. Les Anglais l'ont expulsé presque de force de ce dernier pays.



Général LU

Lu, installé à Luang Prabang, ne reconnaît aucune autorité. Il n'obéit pas à Lu Hau, le gouverneur du Yunnan, qui commande les troupes chinoises du Tonkin ; il obéit à peine à Tchang Kai Chek !

Le colonel chinois qui commande à Diên Biên Phu, et son chef d'état-major, sont intraitables : depuis près de deux mois, ils s'opposent formellement à l'occupation de Diên Biên Phu, et de son terrain d'aviation, par nos troupes, et profèrent des menaces à peine voilées. Leurs troupes sont renforcées, à Diên Biên Phu, par des éléments vietminh assez nombreux.

Mais le 31 mars, un fait nouveau va déclencher la bagarre !

Hanoï annonce officiellement que la 93^e D.I. a reçu des instructions pour la relève, et donne l'ordre au lieutenant-colonel Quilichini d'envoyer sans délai une compagnie à Diên Biên Phu pour prendre contact avec les Chinois et occuper le terrain d'aviation ! Le lieutenant-colonel Quilichini ne se fait certes guère d'illusions sur la portée de ces " accords ". Mais il n'a plus à hésiter et dirige aussitôt sur Diên Biên Phu le chef d'escadron Fouquet (chef du 2^e bureau) avec la compagnie Michel, du bataillon de marche du 16^e régiment d'infanterie coloniale (16^e RIC), compagnie entièrement indochinoise, mais parfaitement dans la main de son chef.

Diên Biên Phu est abordé par un itinéraire détourné, traversant les pays méos qui nous sont des plus favorables : ainsi sont évitées les embûches certaines tendues sur la route directe.

Le 4 avril, 1946 à 12 km de Diên Biên Phu, le détachement est attaqué par une bande Viet Minh qu'il bouscule sans peine. Le même jour il s'installe défensivement dans un village de

la plaine et le commandant Fouquet entame les négociations. La réponse est immédiate et formelle : " *nous n'avons pas reçu d'ordres, rebroussez chemin immédiatement* ". Fouquet temporise... mais se garde soigneusement. Bien lui en prend : le 6 avril à 5 heures du matin, troupes chinoises et bandes Viet Minh qui ont encerclé de nuit la compagnie, attaquent furieusement le village, espérant se tailler un succès facile. Ils ne connaissent pas nos tirailleurs ! Pendant neuf heures, ces derniers soutiennent un combat défensif héroïque au cours duquel ils conservent leurs positions et infligent des pertes sévères à l'adversaire, au prix de quelques tués et blessés dans leurs rangs. Et dans l'après-midi, les Chinois " regrettant ce malentendu stupide " font cesser le feu, deviennent aimables et acceptent le principe des négociations.

La compagnie Michel se replie sur le pays Méo, ramenant tout son matériel et ses blessés, tandis que le commandant Fouquet poursuit les tractations. Celles-ci sont menées par les Chinois avec le maximum de lenteur... Le lieutenant-colonel Quilichini lui-même y participe, mais sa patience - d'ailleurs limitée - est mise à rude épreuve. Finalement le commandant Prugnat, son chef d'état-major, au prix de trois voyages à Diên Biên Phu (140 km aller et retour à pied et à cheval chaque fois), aura raison des Chinois et obtiendra d'eux le 22 avril la signature d'un accord nous

autorisant à occuper le terrain d'aviation avec une compagnie, à le remettre en état et à l'utiliser. Le 26 avril, la compagnie Michel, celle-là même qui a combattu au début du mois, occupe le terrain et le remet en état. Et le 2 mai, le premier Dakota français se pose à Diên Biên Phu. L'isolement du groupement est enfin rompu... et la " face " des Chinois auprès des populations locales subit une baisse sensible.

Le commandement français est d'ailleurs décidé à en finir. Luang Prabang est occupé par nos troupes le 13 mai. Le général Lu, remontant vers le nord avec ses troupes, arrive à Diên Biên Phu le 15 mai. Le 21 mai, une conférence générale réunit dans cette garnison le général Lu et ses adjoints, le colonel de Guillebon, chef d'état-major du général Leclerc, le colonel Delteil, adjoint au général Valluy, commandant les troupes du Tonkin, le lieutenant-colonel Quilichini et ses principaux adjoints.

Les Français parlent cette fois net et ferme et c'est un véritable ultimatum qui est posé aux Chinois. Ces derniers, qui ne tiennent nullement à l'épreuve de force, cèdent et le 26 mai, le lieutenant-colonel Quilichini installe son P.C. au poste de Diên Biên Phu, définitivement libéré. »

Général (2s) Michel Prugnat

LE DÉSASTRE DE LA R.C.4 (OCTOBRE 1950)

Episode dramatique de la guerre d'Indochine, « la bataille de la R.C. 4 » a donné lieu à toute une littérature. Voici une adaptation d'un texte paru dans l'ouvrage « La guerre d'Indochine », Trésor du patrimoine, complétée par un extrait du témoignage d'Amédée Thévenet paru dans l'ouvrage « La guerre d'Indochine racontée par ceux qui l'ont vécue » dont il est l'auteur.



Général Carpentier

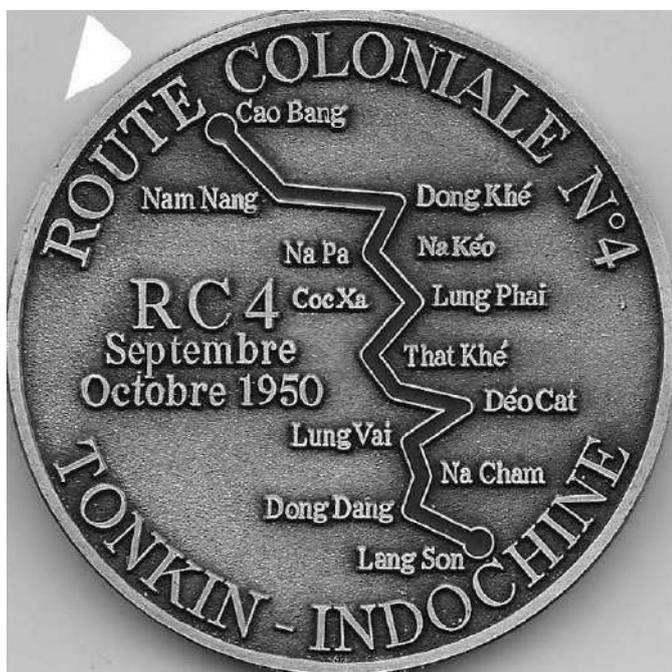
Dès le mois de septembre 1950, bien des indices laissent présager une action massive du Viêt-minh contre la R.C. 4. Le gouvernement et le haut-commandement ne croient pas que l'ennemi dispose de moyens suffisants pour passer à l'action dans un laps de temps rapproché. Le 2 septembre, après

de nombreuses hésitations, le général Carpentier, commandant en chef, décide d'évacuer, Cao Bang et les postes de la R.C. 4 début octobre.

Une forte colonne de secours d'environ trois mille hommes, le groupement Lepage, doit venir recueillir la garnison de Cao Bang à Nam Nang, au nord de la citadelle de Dong Khé. Mais le secret de l'opération est mal gardé et le général Giap décide de frapper le premier. Il dispose pour cela d'une division - la 308 - renforcée par plusieurs bataillons autonomes !



Carte de la RC 4



LA RC4

Mais à quoi ressemble cette RC 4 ?

Longeant la frontière de Chine, de la baie d'Along à l'est jusqu'aux confins ouest de la Haute Région du Tonkin, les Français ont tracé une route de plusieurs centaines de km : la Route Coloniale



Paysage de la RC 4

n° 4, la fameuse RC4. Mais ce n'est pas une route comme celles de l'Europe. C'est de la terre, de la latérite, des ornières, en résumé une piste !

Langson : c'est de là que partent les convois. Les GMC font la piste jusqu'à Cao Bang, si tout va bien. Le matériel n'est pas neuf, il a déjà servi dans bien des conflits... Les conducteurs sont des soldats du Train, chaussés de rangers américaines, portant un casque américain ou un chapeau de brousse, armés d'une carabine américaine.

Formés d'une centaine de camions, les convois sont généralement escortés de deux pelotons blindés, des automitrailleuses à roues AMM8 équipées d'un canon de 37 mm et de deux mitrailleuses, de plusieurs half-tracks et scout-cars. Quelques camions transportent des fantassins, tirailleurs et légionnaires, toujours prêts à gicler, l'arme au poing en cas de pépin.

Tout au long du parcours ont été érigés des postes pour tenir la route ouverte.



Un convoi sur la RC 4



Un poste sur la RC 4



Barbelés

Jusqu'à That Khé, c'est acceptable. C'est après que cela se complique.

Cent mètres entre chaque véhicule, les armes braquées vers la jungle qui vient jusqu'à la route. La mort peut surgir de chaque lacet, au franchissement de chaque rivière. L'escalade du col de Louang Phaï est interminable, en première ; les embrayages souffrent, les boîtes de vitesse grincent.

Parvenus au col, c'est la descente sur la cuvette de Dong Khé, gros poste tenu par deux compagnies de légionnaires, une piste sommaire pour l'atterrissage des Morane sanitaires. La pause.

Direction Cao Bang, 40 km dans le pays viet. Par endroits, la RC4 chemine dans un véritable tunnel de verdure. Aucune visibilité latérale.

Parfois une mine ; une explosion : on pousse le véhicule détruit sur le bas-côté, et l'on reprend en direction de Cao Bang. C'est cela la RC4.

Le désastre

Le 18 septembre, le Viêt-minh s'empare de Dong Khé, malgré la défense héroïque des

5^e et 6^e compagnies du 3^e régiment étranger d'infanterie (3^e REI). Le même jour, le 1^{er} bataillon étranger parachutiste (1^{er} BEP) saute sur That Khé pour renforcer la colonne Lepage.



Colonel Lepage

Le 29 septembre, déclenchement du repli terrestre. La garnison de plus de quatre mille hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Charton, un artilleur, quitte Cao Bang par la R.C. 4 le 3 octobre au soir, après avoir détruit les fortifications et les munitions restantes. Charton passe outre l'ordre de détruire l'artillerie et les camions et de battre en retraite par les pistes, à pied. La progression est lente car la colonne recense 500 civils, deux canons et 30 véhicules. Les coupures de piste effectuées par le Viêt-minh et la longueur de la colonne ne permettent aucune manœuvre.

Objectif de la colonne Charton : rejoindre le groupement Lepage qui a reçu l'ordre de reprendre Dong Khé et de se porter en recueil à Nam Nang.



Lieutenant-colonel Charton

Le 4 octobre, sur ordre, la colonne Charton quitte la R.C. 4 pour un mauvais sentier qui doit mener à Quang Liêt, en passant par le cirque de Coc Xa.

TÉMOIGNAGE d'AMÉDÉE THEVENET, sergent au bataillon de marche du 8^e régiment de tirailleurs marocains, chef de groupe mitrailleur à la 1^{ère} compagnie

Coc Xa – 7 octobre, vers 4 heures du matin

Un tonnerre d'armes de tous calibres nous réveille en sursaut. On apprend que le B.E.P., l'indomptable bataillon étranger de parachutistes, a été jeté dans le goulet rocheux pour permettre de sortir de la cuvette de Coc Xa, avant que le jour ne se lève.



Amédée Thévenet

Vers 6-7 heures

En avant ! C'est notre tour, 1^{er} et 11^e tabor et les survivants du 8^e R.T.M. Arrivés dans le creux de la cuvette, nous voici pris sous le feu d'armes planquées en haut dans les rochers : mitrailleuses, mortiers, grenades



Cox Ha

à fusil. Les balles rageuses des mitrailleuses Skoda miaulent autour de nous. Et puis, c'est le jacassement sec des pistolets-mitrailleurs et l'éclatement sourd des grenades à main. Cela veut dire qu'ils sont descendus des rochers et qu'ils attaquent au corps-à-corps. C'est comme cela qu'ils ont dû massacrer le B.E.P., à dix ou vingt contre un, avant de se replier dans les rochers en attendant la deuxième vague que nous constituons.

L'ordre d'attaquer arrive. Il nous faut, à notre tour, forcer le passage Le commandant me dit : « *Il n'y a qu'une solution : crier, hurler le cri de guerre des Arabes et les entraîner dans une irrésistible fuite en avant.* »

Je crie « *Zidou L'Goudem !* ». De toutes leurs forces, des centaines de poitrines arabes et européennes reprennent « *Zidou L'Goudem !* ». Les Arabes hurlent la *chahada* (cri de foi musulmane). Ils se mettent en route derrière moi en tirant dans toutes les directions, comme à la fantasia. C'est comme cela qu'ils ont culbuté les Allemands à Cassino et sur la ligne Gustav.

J'entends même ce cri de guerre qu'ont dû pousser, jusqu'à Poitiers, les aïeux de nos tirailleurs : « *Allah y Allah y Mohamed y Rasou Allah* » (Dieu est grand et Mohamed est son prophète). Stupeur

chez l'ennemi dont les armes paraissent se taire. Cet ennemi, il s'est même écarté, comme la mer Rouge devant Moïse : on passe.

Des hommes tombent, crient. On meurt lentement à la guerre, contrairement au cinéma. Deux grenades explosent à mes côtés. J'ai une brûlure au-dessus de la tempe droite. J'y porte la main : elle est inondée de sang. Et aussi au côté droit, au niveau du foie. Ma veste est déchirée, le sang coule dans mon pantalon. Il est lui-même déchiré et il découvre la jambe droite touchée par des éclats multiples, au-dessus de la guêtre.

Deux tout jeunes *bô dôi* s'approchent, à cinq mètres. Ils tirent. Une balle qui m'est destinée me donne l'impression de m'arracher la cuisse gauche. Je sens mon corps refroidir progressivement à partir des jambes. Mon heure est-elle venue de rencontrer ce Dieu que j'ai toujours cherché ?

8 octobre

« *Vous, c'est manger ! Tiens !* »

Un *nhà khé* (paysan vietnamien), avec un bon sourire, m'offre une boule de riz rouge non décortiqué. C'est râpeux, non salé, mais que c'est bon : et il me tend à boire une eau claire et délicieuse, dans un morceau de tronc de bambou.

Cette nuit du 7 au 8 octobre a été terrible. Je suis mort et ressuscité. J'ai entendu s'approcher les deux petits Viets, toujours tremblants. L'un m'a aveuglé de sa lampe électrique et a dit « *Tiet* » (il est mort).

Je me suis réveillé, glacé et froid, quand la clarté inattendue d'un jour nouveau a traversé les broussailles. J'ai bougé un bras, les deux, la tête, la jambe droite. C'est douloureux, ça saigne de nouveau quand je bouge, mais ça bouge. Je me dresse sur ma jambe valide. La gauche est raide et douloureuse. Je n'ai plus ni lunettes, ni ceinture, ni chaussures. Ils m'ont tout pris, en commençant par mon appareil photo, ma montre, mon couteau. Autour de moi, beaucoup de corps inertes, d'autres qui bougent encore et geignent doucement. Je ramasse un bâton pour me traîner d'un arbre à l'autre.

Qu'est-ce que j'aperçois là, en bas ? Un coin de soleil, une petite rizièrre asséchée, dans laquelle

des soldats de l'armée française, assis à même le sol, mangent et boivent. Je me frotte les yeux. Non, je ne suis pas mort. Je me traîne jusqu'à ces hommes. Le paysan tho s'est approché de moi avec un sourire sincère. Mais autour de moi, il y a des Viets en armes qui nous surveillent. C'est le piège le plus séduisant qu'ils nous aient tendu. Je suis prisonnier.

BILAN

La liaison entre les colonnes Charton et Lepage se fait le 7 octobre à 12h30. Le lieutenant-colonel



Commandant Segretain

Charton, blessé, est fait prisonnier. Le colonel Lepage donne alors le feu vert aux diverses unités pour rejoindre individuellement That Khé où un groupement de deux compagnies du 3^e REI et deux goums du II^e Tabor les attendent en recueil. Le commandant Segrétain, le patron du BEP, moribond, exige de rester sur place pour ne

pas entraver la progression de siens.

Le 8 octobre au soir, la garnison de That Khé est renforcée par le parachutage du 3^e bataillon colonial de commandos parachutistes (3^e BCCP), afin de faciliter le repli des survivants des combats.

Le 10 au soir, That Khé est abandonnée. Ce qui reste du 3^e BCCP tente de se replier sous la pluie, sans pouvoir trouver son chemin avant le jour. Le 14 au matin, le bataillon est complètement disloqué. Le 3^e BCCP n'existe plus



Insigne du 3^e BCCP

Le bilan des combats est très lourd. Sur 6 000 personnels engagés, 1 800 rescapés, les pertes sont estimées à 4 100 soit 70 %, dont 3 000 prisonniers ; seuls un millier d'entre eux retrouvera la liberté. Douze para légionnaires du 1^{er} BEP sortiront

vivants de ce combat.

Le dramatique échec de l'opération de Cao Bang a été la conséquence d'une grave sous-estimation par le commandement des capacités du corps de bataille Viêt-minh dont l'importance et la situation étaient pourtant bien connues des services de renseignement.

Outre l'évacuation de Cao Bang, d'autant plus inespérée pour le général Giap que la position pouvait tenir des semaines, les Viets vont trouver Lang Son abandonnée et tous les dépôts, permettant d'équiper cinq régiments, intacts !

Ainsi, quatre ans avant Dien Bien Phu, la France

a subi, sur la route coloniale n°4, sa plus grande défaite coloniale.

Qu'est-il devenu des principaux acteurs ?

Les colonels Charton et Lepage ont fait quatre ans de camp de prisonniers. Libérés en 1954, ils ne seront jamais promus.

Le colonel Constans, chargé de l'exécution du plan d'évacuation, sera promu général de brigade et fera partie du cabinet du futur ministre Jacques Soustelle.

Le général Carpentier, relevé de son commandement, sera nommé à l'OTAN en 1951 et recevra sa cinquième étoile de général d'armée en 1952.

Le général Alessandri, opposé à la stratégie du général Carpentier, fervent partisan de l'attaque à outrance, servira de bouc émissaire et devra se justifier devant une commission d'enquête.



Colonel Constans



Général Alessandri

LE MARATHON DES PARAS DE BIGEARD

Adaptation d'un récit de Bernard Magnillat, lieutenant commandant la 6^e compagnie indochinoise parachutiste (6^e CIP) unité faisant partie du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (6^e BPC) commandé par le chef de bataillon Marcel Bigeard, dit Bruno. En août 1952, tous les renseignements signalent la préparation d'une grande offensive contre le pays thaï. A cette occasion, Bigeard et son bataillon de paras vécurent une héroïque odyssée. Bernard Magnillat, en fut un des principaux acteurs



Lieutenant Bernard Magnillat (2^e en partant de la droite)



Général de Linarès

Le 15 octobre 1952, le général de Linarès, commandant des troupes du Tonkin, juge imminente une attaque vietminh et place le bataillon Bigeard en alerte aéroportée.

Le 16 après-midi, il le fait larguer sur la piste d'atterrissage du poste de Tu Lé (Haut Tonkin). Effectifs : 666 officiers, sous-officiers et parachutistes, dont 376 combattants d'origine vietnamienne affectés en majorité à la 6^e CIP et à la 26^e CIP..

Tu Lé n'est qu'un petit poste, entouré de vastes sommets couverts d'herbe à paillette, et de ravins touffus, donnant une lourde impression d'isolement et de solitude...

Le 17 octobre, à 17 heures, une courte mais violente préparation de mortiers et de canons sans recul s'abat sur les défenseurs de Nghia Lo, un poste voisin tenu par deux compagnies thaï. Dans la nuit, une véritable marée humaine déferle

sur le poste. Le 18 au matin, après un furieux combat à quinze contre un, les deux compagnies sont anéanties.

Informé, le général Salan, adjoint opérationnel du général de Lattre de Tassigny, adresse aussitôt un télégramme personnel à Bigeard, lui prescrivant de regrouper immédiatement les deux postes proches de Tu Lé (Gia Hoï et Lang Chang), d'évacuer la garnison de Tu Lé sans tarder et de gagner la rivière Noire le plus rapidement possible.

Désormais seul face à ses responsabilités, « Bruno », sachant que le corps de bataille viet est à moins de 30 kilomètres, décide de sauver tout ce qui peut l'être et de ramener le bataillon à Hanoï ! Il donne l'ordre aux deux postes de se replier sur Tu Lé en passant par la montagne. Désormais une course contre la montre est engagée.

Les hommes de la 6^e CIP, en position depuis la veille au sommet d'un col sur la piste principale par laquelle doivent arriver les Viets, engagent, vers 16h30, un combat retardateur face à une colonne du régiment 88, totalement surprise par l'ouverture du feu, puis décrochent d'un bond pour rejoindre le poste de Tu Lé à la nuit tombante.

A 23 heures, des lueurs apparaissent sur les croupes environnantes, des appels sont perçus. C'est la garnison de Gia Hoï qui, avec armes, bagages, femmes et enfants, rejoint Tu Lé à la lueur des torches.

A deux heures du matin, nous sommes le 20 octobre, attaque des Viets. Les combats durent jusqu'à 6h30. Les Viets se retirent, laissant 96 cadavres dans les barbelés. Les paras ont 2 tués et 10 blessés. Au lever du jour, le ciel est bouché. Pas de « Morane » sanitaire en perspective. Les Viets sont là, tapis dans les ravins touffus, prêts à encercler Tu Lé.

A 12 heures, l'intervention de deux bombardiers

B-26 ralentit leur manœuvre, mais dans l'impossibilité d'évacuer par air les 10 blessés, décision est prise de les brancarder.

A 13 heures, le 6^e BPC entame une opération de retraite qui va s'étirer sur 70 kilomètres de dures pistes de montagne et de forêt, poursuivi et harcelé par toute une division d'assaut viet-minh. Il va combattre et marcher pendant trois jours et trois nuits, brisant toutes les manœuvres de débordement et de tronçonnement de l'adversaire. Il subira, certes, des pertes douloureuses, mais sans commune mesure avec celles qu'il infligera aux régiments adverses acharnés à sa perte.

La colonne se forme. Les garnisons de deux postes voisins et de Tu Lé s'ébranlent les premières, en emmenant leurs familles. Suivent dans l'ordre la 26^e CIP et les compagnies qui, chacune à leur tour, décrochent de leur point d'appui et s'égrènent dans l'ordre le plus parfait. Du haut du col de sortie de la cuvette de Tu Lé, tenu depuis la veille au soir, les hommes de la 6^e CIP voient la longue chenille, puis les premiers éléments s'engager dans leur direction.



Chacun pense que les Viets vont se dévoiler d'une minute à l'autre. Mais rien ne se produit... Les premiers éléments thaïs franchissent le col vers 14 heures, dévalant ensuite dans la seconde cuvette qui s'étend sur deux kilomètres jusqu'au pied du massif boisé de Kao Pha. Le reste du bataillon suit rapidement.

La 6^e CIP, toujours au col, s'apprête à rejoindre le bataillon quand le lieutenant Magnillat est informé que des types louches, couverts de feuillage, progressent vers le sommet du col. Il donne immédiatement l'ordre à ses deux sections qui occupent les croupes à gauche et à droite du col, de décrocher au pas de gymnastique et de s'engager dans la cuvette de Kao Pha. Avec celle qui reste autour de lui, à cheval sur la piste, il ouvre le feu sur les Viets qui se trouvent à 100 mètres à peine au-dessous de lui. La fusillade éclate alors de toute part. Magnillat, avec ses armes lourdes,

s'engouffre sur la piste de repli et, en quelques minutes, atteint les premières rizières sèches dans le fond de la seconde cuvette.

Plus ténus, lui parviennent alors les échos d'une fusillade à l'autre extrémité de la cuvette de deux kilomètres qu'il doit franchir pour raccrocher la colonne du bataillon. Il réalise alors que l'adversaire a largement débordé, se trouve maintenant partout. Et qu'il est en train d'attaquer les autres unités du bataillon arrivées au pied du col de Kao Pha. Par un « message en l'air » il donne à plusieurs reprises ordre à ses sections d'éclater et de marcher vers l'ouest par petits groupes.

Le franchissement des rizières n'est qu'une suite de combats isolés, très violents, souvent à bout portant. Par petits groupes de cinq ou six, les paras de la 6^e CIP luttent farouchement pour rejoindre le bataillon. Magnillat suit l'axe de la piste, déjà jonché des tués et des blessés. Haletant, suivi de son radio, il réalise la gravité de la situation. Il ne peut plus rien et comme les autres, vide ses chargeurs de carabine pour s'ouvrir la voie.

Parvenu au centre de la cuvette, il aperçoit de nombreux individus alignés le long d'une digue de terre plus haute que les autres. Ce sont les paras du lieutenant Le Roy qui attendent leurs camarades de l'arrière-garde. Des groupes de paras sanglants, portant, traînant leurs camarades blessés ou mourants, surgissent de toute part. Ils sont canalisés vers l'entrée de la piste du col de Kao Pha qui s'enfonce dans la forêt, à 300 mètres de là.

Le jour commence à baisser, l'intensité des combats semble décroître. Chose stupéfiante, les Viets paraissent rester maintenant à distance, hésitant à se lancer à nouveau dans un combat rapproché. On saura plus tard qu'ils viennent de perdre 200 des leurs.

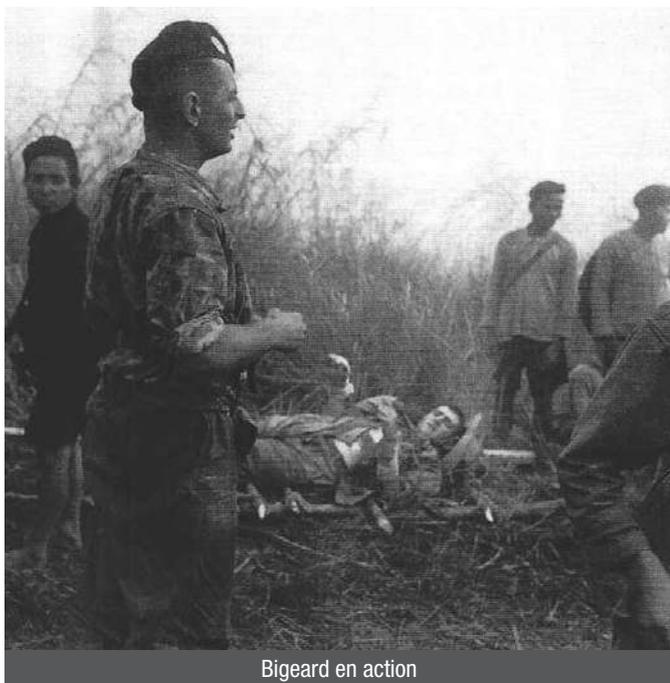
Alors, le miracle se produit. A partir de 20h30, un incroyable silence s'établit. Etroitement mêlés, dans une obscurité totale, les survivants des 11^e et 12^e compagnies et de la 6^e CIP gravissent l'interminable piste du col de Kao Pha.

Bigeard, sans ralentir son allure, soulage de son poste de quinze kilos le caporal radio épuisé et l'endosse lui-même malgré la désapprobation de son adjoint, le capitaine Turret. En fait, Bigeard porte son bataillon « à bout de bras ». Ses décisions et ses remarques parfois rudes sauveront l'unité. Au plus fort de l'adversité,

il faut rappeler que plusieurs centaines de Français affrontaient près de vingt mille bo-doï.

A 22 heures, Bigeard, parvenu au sommet du col, fait mettre ses postes radio en batterie. Le commandant en second, le capitaine Turret, organise le recueil. A partir de minuit, les arrivées s'espacent. Quelques blessés exténués s'écroulent et sont emportés vers le capitaine Rivier, le médecin du bataillon. A coups de poignards, des paras taillent des bambous pour constituer de nouveaux brancards

A une heure du matin, le 21 octobre, Bigeard retrouve autour de lui ses commandants de compagnie au complet. Un bref mot à chacun, dans l'ombre, pour marquer son soulagement. Onze parachutistes manquent à la 26^e CIP, sept à la compagnie de commandement, neuf à la 12^e compagnie. La 11^e compagnie du lieutenant Le Roy qui a brisé, dans la cuvette, la manœuvre de tronçonnement viet, a subi des pertes beaucoup plus lourdes : trente-quatre manquants. La 6^e CIP, qui a percé à travers les masses adverses pendant trois kilomètres de terrain découvert, n'accuse que vingt-deux disparus. Au total : quatre-vingt-trois disparus en deux heures de lutte. *(Sur ce nombre, environ vingt prisonniers dont deux sergents qui s'évaderont par le fleuve Rouge et rejoindront Hanoï trois semaines plus tard.)*



Bigeard en action

Pour Bigeard, une certitude : malgré les pertes, le 6^e BPC conserve l'essentiel de ses cadres et sa cohésion. Rien n'est perdu. Mais il faut désormais éviter tout accrochage prolongé : il reste à peine un quart des munitions. Dès deux heures du matin, le

mouvement reprend. Les Thaïs sont partis devant avec les blessés dont le caporal-chef Quillaq qui marche avec sept balles dans le corps. Suivent les deux compagnies les plus éprouvées : la 11^e et la 6^e CIP. Bigeard se maintient à l'arrière, avec les autres unités. Tout le reste de la nuit, la colonne marche sans interruption dans la forêt.

A 8 heures du matin, les Viets rejoignent la queue de colonne et recommencent à harceler l'arrière-garde. Il fait maintenant grand jour, la végétation s'éclaircit. « Bruno » fait alors volte-face avec sa compagnie de queue et donne un brutal coup d'arrêt. Les autres unités l'attendent, le recueillent et décrochent « en perroquet », l'une protégeant l'autre, comme à la manœuvre. Ce nouveau combat en retraite dure toute la matinée. L'adversaire, qui subit de nouvelles pertes, paraît visiblement impressionné. Il suit de loin et, à midi, le bataillon dévale sans encombre dans la cuvette de Muong Chen où il se regroupe en vue du poste situé au milieu des rizières.

Bigeard prend contact avec la petite garnison de supplétifs thaïs. Quelques blockhaus de rondins et de terre, des palissades de bambous acérés, un peu de barbelés. Quatre Français dont l'adjudant Peyrol, chef de poste, et le sergent Jacques Cheyron (le frère de Simone Villard, longtemps secrétaire adjointe à la Farac). Bigeard apprend

L'HÉROIQUE RÉSISTANCE DU POSTE DE MUONG CHEN



Adjudant-chef Peyrol

que des éléments viets sont positionnés sur les crêtes environnantes. Peu importe. Il faut des vivres et des munitions. Un largage est réclamé par radio, avec appui de la chasse. Pendant ce temps, les unités ont formé les faisceaux dans les rizières sèches, au centre de la cuvette.

A 14 heures, un Dakota survole la cuvette. C'est le général Salan, auquel Bigeard confirme, en phonie, la situation. Le commandant en chef annonce l'arrivée de l'aviation. Effectivement, à 16 heures, quatre B-26 apparaissent dans le ciel. Aussitôt, ils entreprennent le matraquage des crêtes et des ravins vers le nord et l'est. Une demi-heure plus tard surviennent les Dakotas de transport qui larguent, directement sur le bataillon, caisses de rations et de munitions, et même de la glace.

A 18 heures, tout le monde est rééquipé. Chacun s'est restauré et a reconstitué ses munitions. Le moral est au plus haut.

A 18h30, Bigeard donne ses instructions pour le nouveau bond. Objectif : le poste de Ban I Tong, situé à 25 kilomètres au sud-ouest. Dans la nuit, maintenant venue, couchés le long des diguettes, les paras sont invisibles, attendant le signal de départ. Le plus grand silence règne.

Alors se produit un incident extraordinaire. Bigeard a demandé à l'adjudant Peyrol de tenir jusqu'à nuit noire, en faisant le maximum de « cinéma ». Peyrol et ses Thaïs déclenchent, à partir de 19 heures, un étonnant feu d'artifice. Rafales d'armes automatiques, grenades, fusées multicolores, tout y passe. Puis le poste commence à brûler.

Les Viets tombent dans le piège. Ils s'imaginent que le bataillon para s'est replié sur la position : ils courent à la curée. Les paras du 6^e BPC, tapis contre le sol, le doigt sur la détente, voient alors défiler devant eux, à moins de 200 mètres une colonne de plusieurs centaines de Viets qui traversent la rizière au petit trot.

Peu après, la fusillade se généralise autour du poste. Cette fois, Peyrol et ses Thaïs sont attaqués pour de bon. Vers minuit, après avoir lutté pendant trois heures, les défenseurs réussiront à se glisser au milieu des Viets, disparaîtront dans la brousse épaisse et, par des pistes connues d'eux seuls, s'éloigneront vers les sommets. *(L'adjudant Peyrol rejoindra la rivière Noire quelques jours plus tard, avec la moitié de son effectif. Il sera fait chevalier de la Légion d'honneur pour son exploit).*

Pendant ce temps, à 19h30, Bigeard a senti le moment venu : il flaire que la sortie est désormais libre. Sans un bruit, la colonne s'ébranle et s'engage dans les gorges de la Nam Chang. Pa un incident... Cette nuit-là n'en est pas moins terrible. Douze heures de marche ininterrompue, la plupart du temps à flanc de ravin. Cramponnés à la végétation, dérapant parfois de plusieurs mètres, tantôt dans la boue glissante, tantôt sur la roche vive, les paras luttent dans la nuit noire pour ne pas perdre la piste. Meurtris, les mains éclatées, ils progressent lentement, mais inlassablement. Les blessés supportent un véritable martyre.

Les torrents succèdent aux torrents, séparés par des côtes abruptes qu'il faut gravir en s'arc-boutant et en se hissant les uns les autres, à bout de fusil. Les pieds sont en sang.

Mais le bataillon avance inexorablement. Six cent athlètes se surpassent physiquement. Officiers et sous-officiers, bambou à la main, fouettent ceux qui s'écroulent et ne veulent plus se relever. « A la cravache », ils arrachent leurs paras à une mort certaine.

Le 22 octobre, à 8 heures du matin, la colonne s'arrête enfin. Les paras s'écroulent là où ils se trouvent. « Bruno », d'un point haut, prend contact radio avec le secteur de la rivière Noire. Il apprend qu'un détachement du poste de Ban I Tong progresse vers lui. Effectivement, la liaison est réalisée à 9 heures, au sommet d'un petit col. La bonne nouvelle se répand et aide les plus harassés à se relever.

La marche reprend. Entre dix heures et midi, les paras croisent la longue colonne du 56^e bataillon vietnamien, qui va désormais servir d'échelon de protection. Les soldats de Sa Majesté Bao Daï regardent, avec un mélange d'admiration et d'effroi, ces spectres crottés et sanglants, qui leur semblent venus tout droit de l'enfer...

A 18 heures, les garnisons thaïs et le 6^e BPC en entier ont rejoint Ban I Tong. Comme des masses, les hommes s'effondrent sous les paillettes du marché, à proximité du poste... Est-ce la fin du calvaire ? Non... A 20 heures, on apprend que le 56^e bataillon vietnamien a eu un dur accrochage en fin de journée et se replie sur le poste. Il faut repartir... A 21 heures, la marche reprend dans le creux de la vallée.

Le relief est moins sévère, mais les affluents de la rivière Noire sont énormes. La saison des

pluies vient seulement de s'achever. Les gués sont à peine discernables. Par groupe de trente, crochetés par les bras, les paras s'enfoncent et luttent contre le courant torrentiel. Parfois, ils perdent pied pendant plusieurs mètres, mais la chaîne humaine s'arc-boute, retrouve le fond et s'arrache aux flots sauvages... Dernière nuit... Dernière étape... Peut-être la plus douloureuse...

Mais l'odyssée de la colonne Bigeard touche à sa fin. Dès 5 heures du matin, des piroguiers thaïs font franchir la rivière Noire aux unités qui se présentent, par groupes de douze hommes. Habiles, rapides, silencieux, ils manient la longue gaffe au milieu d'un courant de plusieurs mètres-seconde. Avec une précision extraordinaire, ils accostent au pied du poste de Ta Bu, sur la rive occidentale, et déposent leur cargaison, apathique et terrifiée.

Au milieu de la matinée, ce 23 octobre 1952, chacun réalise que le miracle s'est produit... Les garnisons de Gia Hoï, Lang Chang et Tu Lé sont là, mêlées à ces paras du 6^e qui les ont arrachées à la destruction... Les éléments du 2^e bataillon thaï de Ban I Tong, les Vietnamiens du 56^e BVN ont rejoint aussi...

MISSION REMPLIE !

La suite s'estompe dans les souvenirs des rescapés de la « mission suicide » de Tu Lé... Les camions jusqu'à Son La... La première nuit de repos après neuf jours d'angoisse et de lutte... Le général de Linarès et le colonel Gilles, larmes dans les yeux, considérant silencieusement le sommeil de leurs « petits », écroulés, les bras en croix, la main encore crispée sur la mitraillette... Le regroupement à Na San... L'aérotransport jusqu'à Hanoï.

Le 31 octobre 1952, le chef de bataillon Bigeard adressait à ses parachutistes son ordre du jour n°29 :

« La bandera de Tu Lé fait partie du passé... Vous avez terriblement souffert... Ne le regrettez pas... Restez modestes... Préparons nos futurs combats ! »

Ne le regrettez pas... Restez modestes... Préparons nos futurs combats ! »

NA SAN : ÉCHEC A GIAP

Novembre 1952 : Salan décide de protéger le Pays thaï et le Laos en articulant sa défense autour de la base aéroterrestre de Na San. C'est le colonel parachutiste Gilles, surnommé le « cyclope », qui reçoit le commandement du « groupement opérationnel de la moyenne rivière Noire ».



Colonel Gilles

Na San « petite rizière » en vietnamien, une cuvette, comme Dien Biên Phu...

Une cuvette de cinq kilomètres sur deux, entourée de vingt-quatre collines jugées infranchissables. Une piste d'aviation toute prête peut recevoir des bimoteurs. Et surtout, Na San, à 190 kilomètres des bases d'Hanoï (environ 50 minutes

d'avion), représente un nœud stratégique, une menace pour les arrières des unités du Viet-minh aventurées jusqu'à la frontière du Laos

Salan ne lésine pas sur les moyens. Il connaît la région, le Pays thaï noir, qu'il a parcouru comme lieutenant dans les années vingt. Quatre bataillons d'infanterie, un du génie, plus un groupe d'artillerie forment la garnison initiale. Na San devient aussi le point de recueil des garnisons isolées afin d'échapper à la manœuvre d'encerclement vietminh.



Général Salan



Hauteurs de Na San

défensif de la base et ne ménagent ni leurs visites, ni leurs conseils.

Grâce au Deuxième bureau qui vient de casser le nouveau code ennemi, le commandement sait que le Viet-minh a modifié ses plans et se dirige vers Na San ! Mais Salan ne veut pas prendre le risque de supporter le choc du corps de bataille viet-minh dans son entier. Il déclenche l'opération « Lorraine » qui permettra de découvrir un important dépôt d'armes et de munitions d'origine soviétique, du ravitaillement ainsi que quatre camions Molotova ! Toutefois, ce succès sera terni, le 17 novembre, par une gigantesque embuscade, une des plus meurtrières de la guerre d'Indochine, avec 56 morts, 133 disparus et 123 blessés.

Après deux mois de travail féroce, le commandement estime que la base est prête. Elle comporte plus de trente points d'appui (PA) situés sur des pitons où l'eau des guetteurs est apportée par des mulets arrivés eux aussi par Dakota...

Pendant tout ce temps, l'ennemi n'a pas donné signe de vie Pourtant il est là. Le colonel Gilles sait que l'étau se resserre et réclame des renforts. Le 3^e bataillon de parachutistes coloniaux (3^e BPC), le 2^e bataillon étranger parachutistes (2^e BEP) et le 1^{er} BEP se déploient du 18 au 20 novembre. Au total douze mille hommes. se préparent au choc dont trois batteries d'obusiers de 105 mm



Général Giap

Le 23 novembre vers 20 heures, un bataillon viet emporte le PA n°8. Trois heures plus tard, une énergique contre-attaque menée par la 5^e compagnie du 3^e BPC et la 11^e compagnie du 5^e régiment étranger d'infanterie (5^e REI)

rétablit l'intégralité de la position. Tirant les leçons de cet échec, Giap modifie sa manœuvre dans le but d'asphyxier la base en grignotant les positions contrôlant la piste d'aviation.

Dans la nuit du 30 novembre, Giap lance neuf bataillons sur les PA n° 22 bis et 24. Le premier, tenu par une compagnie du bataillon Thaï 2 (BT 2) tombe rapidement. Le second, tenu par une compagnie du BT 3 et renforcé par une section du 6^e régiment de tirailleurs marocains, résiste pendant trois heures avant d'être submergé par les Viets. A l'aube, le 3^e BPC, deux compagnies du 2^e BEP et une compagnie du 6^e RTM contre-attaquent avec un appui d'artillerie et d'aviation. A 7h30, le PA n° 22 bis est repris par le BEP. Mais il faudra sept heures aux bérets rouges pour se rendre maître du PA n° 24, combat qui se terminera « à la fourchette » (à l'arme blanche)...

Dans la nuit du 2 décembre, l'attaque viet se porte sur le PA n° 21 bis, défendu par la 10^e compagnie du 5^e REI, et le PA n° 26 tenu par le 3^e REI. De minuit jusqu'à l'aube, les combats se déroulent dans l'atmosphère surréaliste des fusées éclairantes larguées par l'aviation.

L'aube révèle un véritable carnage chez les Viets : sur le PA n° 26, 250 tués et huit fusils-mitrailleurs récupérés ; sur le PA 21 bis, 350 tués, 45 pistolets-mitrailleurs, 9 fusils-mitrailleurs, 3 mitrailleuses de 12,7 mm et 2 mortiers de 81 mm. récupérés.

Giap a perdu. Il vient d'apprendre qu'on ne pouvait réduire un camp retranché ravitaillé par avion sans prendre la piste d'atterrissage sous le feu d'une artillerie puissante.

Quant à Na San, qui perd sa raison d'être à partir du retrait ennemi, le général Navarre, nouveau commandant en chef, ordonnera son évacuation en août 1953. Croyant profiter de la leçon, il ira s'installer plus loin encore, à Diên Biên Phu où, croit-il, il sera encore plus difficile pour Giap d'assurer ses approvisionnements.

André MUDLER

NB : Salan écrit dans ses mémoires que Na San n'a été rendu possible que par l'aviation. Pour preuve, du 16 octobre au 30 novembre, la piste de Na San a reçu 702 Dakota civils, 655 Dakota militaires et 116 Bristol cargos. Le pont aérien a fonctionné tous les jours.



Un Dakota sur une base au Tonkin

Sources

- René Bail, *La guerre d'Indochine, Trésor du Patrimoine*, Paris 2004
- Hors série *Historia Notre guerre d'Indochine, 2 : Le duel*, Paris 1972
- Bernard Magnillat-Rapp, *Les Roses de Pa Kha, mémoires posthumes d'un officier parachutiste*, Indo Editions, 2011

L'ÉVASION

TÉMOIGNAGE DU SOUS-LIEUTENANT DU TRAIN JEAN ROUX

Affecté en Indochine comme sous-lieutenant, Jean Roux se voit confier le commandement du 5^{ème} bataillon léger de supplétifs militaires, unité constituée hâtivement et peu apte au combat, dont l'âge moyen est de 17 ans et l'équipement précaire. Il en fait la triste expérience le 21 janvier 1954 où son unité, engagée dans une vaste opération destinée à secourir un poste attaqué, prise sous un déluge de feu, est totalement décimée. Blessé à deux reprises au bras droit, à court d'hommes et de munitions, il est contraint de cesser le combat. Les bras liés derrière le dos, malgré ses blessures, il se demande quel va être son sort, lorsque deux chasseurs de l'Aéronavale attaquent la colonne dont il est le prisonnier.



Jean Roux

C'est merveilleux, un avion ami qui vous mitraille, car il sème la panique dans le dispositif. J'entre dans le jeu, blotti contre, la digue, je joue les affolés et je ne bouge plus. Une fois les avions passés, je reste sur place, mais pas pour longtemps car un coup de pied m'invite

à repartir. Tirant parti de mon état de blessé, je traîne la patte, me laissant distancer par mon escorteur de tête, je ne suis pas pressé de le suivre. Nous quittons alors la digue pour nous engager dans la rizière sur une diguette qui conduit aux villages. Nous avons déjà parcouru une cinquantaine de mètres lorsque les chasseurs sont revenus. Les Bearcat attaquent en piqué, au napalm cette fois, ça chauffe au sens propre du terme. Heureusement, je ne suis plus sur la digue. Planqué dans l'eau boueuse, je m'aperçois que la diguette est coupée pour laisser communiquer entre elles les deux rizières qu'elle sépare. La coupure est recouverte d'un petit ponceau formé d'une simple planche. Pendant que quelques-uns de mes hôtes

grillent et que les autres s'abritent, je me glisse sous la planche pour disparaître aux vues des viets beaucoup plus préoccupés par le napalm que par ma garde. J'attends donc encore une fois qu'on vienne me chercher. Le soleil baisse sur l'horizon, le temps se couvre, les minutes passent, le mouvement des viets reprend, j'en entends un passer sur la planche sans me remarquer, puis un autre, puis toute la colonne, c'est gagné !

Il ne reste qu'à attendre la nuit. J'ai quand même la sensation d'être au fond d'un gouffre, je devrais être mort et je ne le suis toujours pas, je n'ai plus rien à perdre, je me trouve dans un état second après l'excitation de la bataille, en sursis, avec une petite chance d'en sortir avant le lever du jour.

En attendant que la nuit tombe vraiment, il convient de réfléchir et de récupérer un peu. Il faut d'abord me libérer les bras. Heureusement, mes liens me laissent un minimum de liberté de mouvement, et en tâtant mes poches, je retrouve mon couteau qui avait échappé à la fouille. Au prix de quelques contorsions, toujours dans l'eau, j'arrive à couper les ficelles qui m'attachent les coudes. Déjà une bonne chose de faite.

Maintenant il faut y aller. Je vois dans la pénombre

que la rizière où je me trouve laisse un espace d'une centaine de mètres entre deux villages, je vais donc tenter le passage. J'entends les viets qui grouillent aux alentours, des conversations, des rires de femmes dans les villages proches.

Il me revient à l'esprit que deux mois plus tôt, en patrouillant dans la zone interdite, j'avais fait un prisonnier qui avait réussi à nous fausser compagnie à midi, en plein soleil, alors pourquoi pas moi par une nuit sans lune ?

Après tout, ma chance tient peut-être à la présence de tout ce monde qui s'agite dans la nuit en célébrant sa victoire. Ce sera sans doute plus facile de passer inaperçu. J'essaie bien de partir en rampant pour être plus discret, mais même avec deux bras valides on n'irait pas bien loin. Abandonnant mes galons et mon chapeau de brousse pour présenter une silhouette plus neutre, je me relève et pars en marchant le plus naturellement possible. Mes Pataugas qui enfoncent dans la boue dégagent derrière moi dans leur sillage un gargouillis de bulles en me donnant l'impression d'être suivi. Je force l'allure, traversant ainsi le goulet entre les villages qui s'ouvre ensuite sur une zone plus dégagée. Mais j'ai toujours l'impression d'être suivi, ces pataugas font trop de bruit avec tous ces glou-glous. Alors je les abandonne, bêtement, pour continuer pieds nus.

Le premier obstacle passé, il faut se repérer. Je sais que je me trouve dans un quadrilatère formé par quatre routes ou chemins empierrés, à l'Ouest, la digue du DAY, au sud la RP 10 sur laquelle se trouve le poste de CAT DANG où j'allais chaque matin en ouverture de route. Il n'y a donc pas à se tromper. Ne voulant pas me jeter dans la gueule du loup en rejoignant directement NINH BINH, j'opte pour CAT DANG, une dizaine de kilomètres, ce n'est rien, mes jambes sont intactes, j'ai donc toutes les chances d'y arriver avant la fin de la nuit.

La nuit est de plus en plus sombre, pas une seule, étoile, pas de lune. de temps en temps je m'arrête pour me repérer et disparaître jusqu'au cou dans la rizière. Ces haltes me libèrent de l'impression pesante d'être suivi. La visibilité est courte, si courte que je distingue au dernier moment à quelques dizaines de mètres deux sentinelles à une croisée de diguettes. Ils m'ont sûrement vu. La rizière étant sèche à cet endroit, je pars en courant dans une direction opposée, ils m'interpellent, j'entends le bruit des culasses qu'on arme, je continue à filer pour disparaître dans la nuit. Ils ne m'ont pas poursuivi, sans doute avaient-ils une mission de jalonnement d'itinéraire au profit d'une unité Viet Minh.

Ayant couru jusqu'à en perdre le souffle, et même un peu au-delà, je vais m'asseoir dans la rizière inondée pour récupérer et tenter de refaire le point, car j'ai complètement perdu ma direction, craignant même d'être sorti de mon quadrilatère de routes. Je suis paniqué, sans point de repère. A côté de moi, dans la rizière, une vieille paysanne repique son riz. Elle n'a pas plus envie que moi d'engager la conversation.

Je ne sais toujours pas où je suis, le temps passe et mes chances avec. Peut-être cette paysanne consentirait-elle à m'héberger demain ? Pure folie.

Des lampes s'allument à la lisière d'un village, d'autres répondent un peu plus loin: je reconnais les signaux qui guident les unités viet minh dans leurs mouvements nocturnes. Il n'est donc plus question de bouger. Un peu plus tard, un quart d'heure peut être, ou trois heures, je ne sais pas, une compagnie viet arrive dans un tintamarre d'armes et de bidons, sans la moindre discrétion. Ils passent à une vingtaine de mètres sur une diguette. La vieille ne bronche pas... deo gratias. On prie très fort dans ces cas-là.

Cette longue halte n'a pas été sans profit, car dans la nuit j'ai fini par entendre tirer notre artillerie, et dans une éclaircie j'ai pu voir les lueurs des coups de départ. Me voilà sauvé, mais quelle artillerie ? NINH BINH ou MY COI. Ayant parié pour NINH BINH, je repère ma direction et je repars sans prendre congé de la vieille, mais ces satanés signaux reprennent, je ne peux tout de même pas rester toute la nuit assis dans l'eau à côté de cette femme. Tant pis, je prends le risque et m'en vais passer au large de ces villages dans la rizière.

Au fur et à mesure que j'avance, je me retrouve petit à petit en pays connu. Je sais qu'après ces villages il y a une haute digue qui rejoint la RP 10 à deux kilomètres de CAT DANG. Il ne reste plus qu'à la suivre en restant en contre bas.

Ce faisant, je crois distinguer dans la pénombre qu'elle est truffée de trous individuels et j'ai même l'impression de voir des viets accroupis, à intervalles réguliers, le fusil entre les jambes. Que faire sinon continuer, d'autant plus que la rizière étant sèche en cet endroit je me pique les pieds et ne suis plus guère en état de faire des détours. Et puis je ne suis pas sûr de ce que j'ai cru voir. J'ai pourtant bien l'impression d'être en train de passer un régiment viet en revue. Ce serait assez comique si j'avais encore le sens de l'humour.

Arrivé à la RP 10, je ne suis plus qu'à deux kilomètres du poste de CAT DANG. Là encore, je vois des silhouettes en mouvement sur la chaussée, des

poseurs de mines sans doute, trop occupés pour faire attention à moi, d'autant plus que je suis assez loin. Mais il faut encore faire ces deux kilomètres dans la rizière sèche en longeant la route, et cette rizière est pleine de monde, toujours des silhouettes accroupies. J'arrive enfin devant le poste, mais les silhouettes sont encore là. Ce n'est tout de même pas le moment de se faire reprendre. Alors tant pis, je n'attends pas le jour, je me précipite sur les barbelés du poste en lançant des appels, j'essaie de les ouvrir au risque de me faire sauter car normalement ils sont minés, le chef de poste arrive et me reconnaît. Aucune sentinelle ne m'a tiré dessus, j'ai eu de la chance jusqu'au bout.

Ce brave sergent vietnamien me soignera de son mieux, un bon coup de choum pour remettre les esprits en place, et on passe au compte rendu par radio au commandant du Secteur. C'étaient pour lui

les premières nouvelles de ceux qui avaient été pris dans la nasse.

Sur la foi de mes renseignements concernant le régiment viet passé en revue et sur les poseurs de mines, la garnison de NINH BINH manquant d'effectifs n'a pas ouvert la route de CAT DANG ce matin du 22 janvier. Qu'en était-il en réalité ? Je ne le saurai jamais, mais ce qui est sûr, c'est que les derniers viets que j'avais vus accroupis devant le poste étaient encore là le lendemain matin : ce n'étaient que des touffes d'herbe. Pourtant, sur la digue, j'ai vraiment cru voir des soldats. Alors, la fièvre ? Les phantasmes de la peur ? Ou une part de réalité ? Allez savoir.

Témoignage publié dans les Cahiers d'histoire de la guerre n°16 « Aspects de la guerre d'Indochine » sous la direction du général (2s) Michel Prugnat.

Jean Roux était membre de la FARAC.

J'ÉTAIS A DIÊN BIÊN PHU

RÉCIT DE RAYMOND LINDEMANN

Le 24 septembre 1952, Raymond Lindemann, engagé volontaire pour servir en Extrême-Orient, signe un engagement de trois ans au 1^{er} bataillon de parachutistes coloniaux (1^{er} BPC).et débarque à Haïphong le 1^{er} juillet 1953, avec la qualification de tireur à la mitrailleuse de 30.



Raymond Lindemann, mitrailleur



Insigne du 1^{er} BPC

Le 20 novembre, il participe à l'opération *Castor* et saute sur Diên Biên Phu. Son bataillon est dirigé sur une colline qui sera plus tard nommée « Dominique ». Outre les raids menés aux alentours, il contribue à creuser des tranchées, déboiser, construire des blockhaus, poser des barbelés. Le 11 décembre, le bataillon est assailli par une vague de fantassins viets à seulement 5 km du centre de Diên Biên Phu. Les pertes sont sévères.

Le 16 décembre, le bataillon, aux ordres du capitaine Guy de Bazin de Bezons, regagne Hanoï. De janvier à avril 1954, Raymond Lindemann participe à de nombreux combats au Laos et obtient sa première citation.

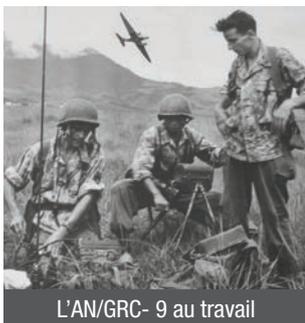
Le 2 mai, le bataillon est en alerte sur l'aérodrome d'Haïphong. Il pleut. La journée s'écoule dans l'impatience et l'angoisse. A 23 heures, l'autorisation de décollage est enfin donnée. Raymond Lindemann fait partie de la 3^e compagnie commandée par le capitaine Pouget.

« Nous sommes engoncés dans nos équipements avec le maximum de munitions et de vivres. En ce qui me concerne, j'ai en plus une gaine accrochée à la jambe droite contenant mitrailleuse et une première bande de cartouches – environ 15 kg. Je dois la larguer avant mon atterrissage. Deux heures cinquante de vol, c'est long. Soudain notre avion bascule, tous feux éteints, amorce sa descente. L'avion tangué, sautille, la porte est ouverte, l'ordre « debout accroché » nous arrache de nos sièges. Premier à la porte compte tenu

de mon équipement, j'ai tout loisir de voir ce qui se passe en bas. C'est l'enfer. Je vois monter vers l'avion des gerbes de balles traçantes et des éclatements d'obus de DCA. J'ai l'impression que je vais sauter dans un brasier. « GO » c'est parti, nous sautons à 200 mètres environ, atterrissage ultra rapide, tirs de tous côtés. Nous arrivons en pleine attaque viet. Notre mot de ralliement est « Eliane ». Nous sommes quelques-uns à être récupérés par des légionnaires, dans un blockhaus plein de blessés. L'odeur est terrible, nous voici dans l'ambiance.



Parachutage sur Diên Biên Phu



L'AN/GRC- 9 au travail

Au petit matin, après un regroupement des plus périlleux, nous progressons sous des tirs d'artillerie vers le PA Eliane. Nous prenons possession de la partie basse de la position laissée vacante par la

13^e DBLE. La pluie et l'artillerie ont rendu les postes de combat dans un état épouvantable

Le blockhaus qui m'est attribué est à moitié rempli de débris. Une vingtaine de caissons de munitions sont stockés pour alimenter la mitrailleuse. Nous sommes cinq dans ce poste, moi comme tireur, Gourdin comme chargeur, et trois paras vietnamiens comme pourvoyeurs et protection rapprochée. A travers le créneau de la casemate, je peux voir à environ 80 mètres les arrivées des tranchées du Viet-minh. On entend les Viets travailler dans leurs tranchées, bruits d'outil, sons de voix. Quelquefois une silhouette apparaît, aussitôt allumée par nos tirs. Tout déplacement pose problème, les snipers viets sont précis et causent quelques pertes.

Le 6 mai, au lever du jour, on aperçoit sur le bord d'une tranchée viet, des charges d'explosifs,

entreposées vraisemblablement pour une prochaine attaque. Après analyse de la situation par mon chef, le sergent-chef X, je me porte volontaire pour ramener ces charges. Gourdin me couvre avec la mitrailleuse pendant que je rampe vers la tranchée adverse. Mais je suis repéré et les premiers tirs adverses encadrent mon parcours. Je ramène une première charge sans difficulté. Le paquet, armé de détonateurs, pèse environ 10 kg. Je repars pour récupérer une deuxième charge sous un déluge de feu. Je suis blessé au mollet et au genou droit. J'ai repéré une troisième charge près d'un cadavre viet, tente de la récupérer mais la violence du feu m'interdit d'aller plus loin. Cette action me vaut une deuxième citation (*Le capitaine Pouget relate cette action de manière quelque peu romancée dans son livre « Nous étions à Diên Biên Phu » pages 333, 334, 339 et 340*).

Pendant le reste de la journée, nous subissons des tirs de réglage. Un voltigeur de ma pièce est tué. Nous savons maintenant que le gros coup se prépare. En attendant, nous prenons un peu de repos et partageons notre dernière boîte de sardines, avec un



Les bo-doi prêts pour l'assaut final



La logistique viet

bon coup de « vinogel ». Nous ne sommes plus que trois survivants dans le blockhaus. Suite à l'action de ce matin, mes vêtements sont trempés, en lambeaux. J'ai pour tenue un pull dont j'ai coupé les manches et enfilé en guise de culotte, pieds nus. C'est ainsi que je finirai la bataille, et la plus grande partie de la marche vers les camps.

Dans l'après-midi, après une heure de grand calme, le déluge de feu. Il est environ 17 heures. Une avalanche d'obus de tous calibres s'abat sur nos positions. Deux heures plus tard, le calme revient. Pas pour longtemps. Les premiers fantassins viets débouchent des tranchées. Ils ont compris, plus d'attaques frontales en vagues d'assaut. Ils s'infiltrèrent de toutes parts dans nos positions. Notre batterie de 105 restante et nos mortiers tirent sans arrêt. Ma mitrailleuse ne chôme pas. En une heure, je passe une dizaine de caissons de cartouches. On ne s'entend plus, une charge explosive frappe mon créneau et vient à bout de ma mitrailleuse. Je récupère rapidement une carabine US M1, une bande chargeur et, avec mon camarade Gourdin, à travers le dédale des tranchées, souvent à découvert, nous attaquons une dangereuse montée vers le sommet de notre position, accompagnés par quelques paras survivants, dont le capitaine Pouget. Chacun tire pour forcer le passage. J'ai perdu mon troisième para vietnamien. La chance est avec nous, nous arrivons à nous établir tant bien que mal dans de nouvelles positions presque au sommet du piton.

Il doit être environ 22 heures. Le combat fait rage sur l'ensemble du dispositif. Les Viets sont dans nos tranchées, souvent à moins de 5 mètres. Cela se règle à la grenade, au pistolet-mitrailleur, avec tout ce qui tombe entre nos mains.

Nous ne sommes plus qu'à une centaine de paras en état de combattre. Les Viets attaquent à l'échelle du régiment, leurs renforts arrivent sans cesse. Nous nous replions en combattant pied à pied vers le sommet, avec des pertes effroyables. Des gémissements, des cris de rage... et les Viets qui hurlent leurs slogans à la noix !

Au milieu de la nuit, nous ressentons une sorte de forte vibration sur la position. Nous apprendrons plus tard que les Viets, à travers un souterrain creusé jusque sous le PC, ont déclenché une charge d'explosif d'environ 1 500 kg. Lourdes pertes à la 2^e compagnie. Dans mon secteur, seulement une poignée de survivants, la plupart blessés. J'ai eu le flanc droit criblé par des micros éclats de grenade. Nous nous retrouvons dans le blockhaus du capitaine Edme commandant la 2^e compagnie. Il y a là plusieurs blessés dont Gourdin et le radio du capitaine Pouget. Les Viets passent en courant devant l'entrée pour nous grenader. Sur le toit, d'autres Viets creusent une sape pour faire sauter l'ouvrage. Le capitaine Edme demande au dernier 105 de la cuvette de tirer directement sur nous. Les Viets reculent sous les

obus, mais reviennent en hurlant de nous rendre.

Nous nous préparons pour le baroud d'honneur. La peur est dépassée, nous sommes en pleine inconscience, de toute manière nous n'avons plus de munitions. Le capitaine Edme hésite, mais devant l'inutilité du sacrifice et sur les injonctions des artilleurs, accepte de cesser le combat. Nous détruisons au mieux nos armes, épuisés, sans nourriture depuis la veille, presque sans eau, sans repos ni sommeil.



Reddition du général de Castries et son état-major



Le drapeau viet planté sur le PC français

La ruée des bo-doï est immédiate. Nous sommes séparés des gradés et des blessés intransportables. « ... vous avez la vie sauve grâce à la bonté du vénérable président Ho Chi Minh ». Ce slogan sera souvent entendu. Extraits du blockhaus sans ménagement, attachés par les mains et le cou, reliés au suivant par la même corde, nous sommes une dizaine à prendre la piste à travers les tranchées où baignent des cadavres, accompagnés par des bo-doï et des coups de crosse. Gourdin, gravement blessé, nous a quittés.

Nous allons marcher ainsi deux jours, pieds nus sous la pluie, sur des pistes rendues glissantes. Les chutes se font en chaîne. Avec pour tout vêtement mon pull enfilé par les jambes... j'ai fière allure ! Nos malheurs rendent nos gardiens joyeux. Au bout de trois jours, premier regroupement avec d'autres prisonniers, puis deux jours de repos au cours desquels nous subissons des interrogatoires dirigés par des officiers viet-minh et

des commissaires politiques, et, en permanence, la propagande sur la clémence de l'oncle Ho, à qui nous devons la vie.



Colonne de prisonniers

Maintenant la fatigue se fait sentir. Le relâchement nerveux, la malnutrition, les conditions de détention, la pluie quasi quotidienne et les brimades pèsent. Les blessures s'infectent.

La marche reprend vers un nouveau centre de regroupement plus important. La ration journalière de riz ne dépasse pas 400 g, les moyens de cuisson sont aléatoires et posent de graves problèmes. Une forte colonne de prisonniers nous rejoint ; stupeur, ils sont pour la plupart en treillis, bien chaussés, sac au dos plein de victuailles. Ils ne partagent rien, nous nous perdons en conjectures à leur sujet. Après cette halte, la marche va reprendre pratiquement sans interruption vers les camps. Durant la dernière halte, le tri des prisonniers a été accompli, chaque nationalité est regroupée et séparée des autres. La marche va durer 44 jours, nous marchons souvent la nuit, de 20 à 30 km.

Durant ce périple, tarauté par la dysenterie, l'épuisement, la faim, les dartres, je traîne en queue de colonne près du dernier bo-doï. Mes « arrêts techniques » de plus en plus fréquents finissent par le lasser. Il me laisse seul dans un buisson en bordure de la piste où je me suis réfugié. Sans doute croyait-il que ma fin était proche. Là, je rencontre un camarade dont j'ai oublié le nom, dans le même état. Nous sommes seuls sur la piste. La jungle de part et d'autre, le ventre creux sous la pluie, sans aucune idée de notre position. Notre escapade sera de courte durée, en fin d'après-midi une dizaine d'énergumènes

armés de vieux fusils et d'arbalètes, nous sautent dessus en hurlant, nous ligotent et nous traînent quelques kilomètres plus loin, dans un petit village où nous sommes attachés chacun à un pilori de soutien d'une cagna. Nous passons la nuit assis sans nourriture sous l'œil indifférent de paysans. Au préalable, un responsable politique nous fait une longue leçon, nous interroge sur nos intentions et nous menace en cas de récidive d'être fusillé. Au matin, détachés, une jeune femme nous apporte une boule de riz, quelques légumes. Mon pull en lambeau ne recouvre plus grand-chose. Afin de ne pas choquer la pudeur des habitants, il m'est remis un morceau de toile de parachute que j'adapte en paréo. Cette tenue rudimentaire a au moins le mérite d'atténuer la gêne causée par mes dartres qui s'apaiseront un peu. Ainsi équipé, accompagnés d'un bo-doï, nous reprenons la piste pour rejoindre quelques jours plus tard une colonne à l'arrêt dans une clairière.

La marche reprend. Un commissaire politique, entre deux harangues sur les vertus du communisme, nous informe sur la progression de la négociation de la convention de Genève avec M. Mendès France. Surtout, il insinue que bientôt selon notre comportement, notre libération pourrait être envisagée. En attendant, nous arrivons au camp 73, quelques cagnas ouvertes à tous les vents, un bat-flanc de chaque côté en bambou tressé nous accueillent, une trentaine par paillote sans couverture et sans natte. Après les exhortations de rigueur par les responsables politiques, les mises en garde en cas d'évasion, et les détails du programme qui nous attendait, chacun rejoint son coin.

Le programme : le matin réveil matinal pour le rassemblement devant les autorités pour exprimer un remerciement unanime à l'oncle Hô pour sa politique de clémence. Puis suivait un cours politique sur les vertus du communisme, le respect dû à ses dirigeants et des séances d'autocritique individuelles. Il était de bon ton d'énoncer des atrocités que nous n'avions pas commises. Les réticents étaient sanctionnés par la diminution des rations, des corvées supplémentaires qui dans notre état de délabrement physique et moral étaient souvent fatales.

Nous avons deux repas quotidiens, le matin et vers 17 heures, composés de riz et exceptionnellement de trois patates douces, et rarement de 5 grammes de gras de porc. Malgré cela, les corvées étaient incessantes : le bois à 5 km environ, pour le

ravitaillement de riz et de sel, équipé de balancier, il nous fallait une grosse journée de marche sous les insultes permanentes de nos gardiens. Les conseils dirigés des commissaires politiques étaient notre lot quotidien, la mortalité devenait inquiétante. Trois à quatre hommes mouraient chaque jour et beaucoup plus les derniers jours de notre captivité. Mais selon les Viets, c'était les mouches... les feuillettes à ciel ouvert étaient à proximité des cagnas. Armés de tapettes en bambou ; 50 mouches abattues valaient une mauvaise banane ou un morceau de sucre roux. C'était toujours ça pour agrémenter les menus des plus affaiblis.

Les bruits de libération commençaient à courir parmi nous, relayés par nos gardiens. Le moral remontait fin juillet et un certain relâchement se faisait sentir sans pour autant voir améliorer nos conditions de vie.

Il nous a été demandé de rédiger une lettre de remerciement au président Hô Chi Minh pour sa politique de clémence et les bons traitements reçus. Des hommes brisés physiquement et moralement écrivaient cette prose qui, transmise par le Viet-minh, allait alimenter un certain journal en France pour rassurer ses lecteurs des bienfaits de notre captivité sur nos esprits...

Il serait trop long ici d'écrire dans le détail les péripéties quotidiennes de la captivité, la somme de nos souffrances et les humiliations endurées. Beaucoup ont laissé leur vie dans ce village. Les tombes ouvertes et refermées par des camarades épuisés, à la limite de leur force, sont disséminées tout autour du village.

L'heure de la libération est arrivée, malgré quelques fausses joies, de faux départs orchestrés par les commissaires politiques et le chef de camp. Enfin, nous rassemblons nos hardes, nous voilà partis le cœur plein d'espoir. En marche un jour et demi, nous longeons un fleuve sur lequel de grosses péniches ramènent vers leur camp des prisonniers viet-minh libérés par les Français. Ils sont bien vêtus, sac au dos rempli, ils ne respirent pas la joie, il semble que le retour leur pose problème.

Nous arrivons au village de Sam Son en fin d'après-midi, dans un décor de banderoles de fête et entendons des slogans politiques pour la paix. D'autres convois de prisonniers nous rejoignent pendant trois à quatre jours. Nous sommes engraisés pour effacer nos misères...

Le dernier jour, grande fête populaire, alors que les convois des différents camps sont réunis. Osmose avec la population du village, chants, distribution de bananes, de deux cigarettes marquées « La Paix dans le Monde », danse des villageois... notre impatience est de plus en plus grande.

Au dernier moment, ultime alerte « pédagogique », le responsable des festivités annonce avec tristesse, les larmes aux yeux, que les accords sont suspendus. « Les Français ne rendent pas leurs prisonniers... les bateaux ne sont pas venus nous chercher... » Grosse déception, moral à zéro. Il faudra encore quelques heures d'insupportable angoisse pour que tout rentre dans l'ordre. Nous sommes dirigés vers la plage de Sam Son. Vêtus de neuf de la tenue des soldats du Viet-minh, sac au dos, casque de latanier, chaussés de tennis, nous avons fière allure et attendons la délivrance.

Au matin, enfin les médecins français accompagnés de responsables viets viennent prendre livraison des survivants. A la tristesse de leur regard en découvrant notre état, nous comprenons notre immense changement physique. Avec 20 kg de moins, je faisais partie des mieux portants

Ce 28 août 1954, nous embarquons sur les LCT, les commissaires politiques pousseront l'hypocrisie jusqu'au bout en venant nous dire adieu avec presque des larmes... Sitôt à bord, d'un seul élan, les casques en latanier et les sacs à dos sont jetés à la mer devant les autorités du Viet-minh, outrés par ce geste. Que dire de plus ? un bon repas à bord, bien entourés, nous arrivons à Haïphong.

Là, nous pouvons enfin nous laver, nous désinfecter, recevoir les premiers soins... et passer à l'interrogatoire de la Sécurité militaire, vraisemblablement en recherche de convertis au communisme. Après plusieurs jours de repos, on sera transféré à l'hôpital de Dalat.

Le 26 septembre, nous embarquons pour Saïgon sur le *Skogun*, direction la France. A bord, des remarques blessantes à l'encontre de certains blessés de la part de marins sans doute proches du parti communiste. Débarquement à Marseille le 20 octobre 1954 où la plupart d'entre nous retrouvent leur famille. Mais nous devons encore subir avec écoeurément les lazzis, les insultes, cris de haine d'une bande d'énergumènes toujours de la même obédience.

L'Indochine, c'est terminé pour nous.

Raymond Lindemann

Chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, croix de guerre des TOE à l'ordre de l'armée, croix de la Valeur militaire.

Membre de l'association des anciens des troupes de marine Drôme-Ardèche

Adhérent à l'association des membres de la Légion d'honneur décorés au péril de leur vie.



La libération de Bigeard, Langlais et l'aumônier Heinrich le 6 septembre 1954

CONVOYEUSE A DIÊN BIÊN PHU

TÉMOIGNAGE DE GENEVIÈVE DE GALARD

C'est le 20 janvier 1954 que j'accomplis ma première mission de convoyeuse de l'Air sur Diên Biên Phủ.

Depuis l'installation du camp retranché en novembre 1953, chaque jour les blessés ou les malades étaient évacués sur Hanoï et nous leur donnions les soins nécessaires à bord des Dakota sanitaires.

Après la grosse attaque vietminh des 13, 14 et 15 mars, la situation devint préoccupante pour les blessés car l'artillerie ennemie tirait sur les avions qui essayaient de se poser pour les évacuer. Très vite, les installations des antennes chirurgicales et des infirmeries du camp retranché furent engorgées et malgré deux atterrissages acrobatiques du Dakota C-47 sanitaire, le 19 mars, 400 blessés attendaient encore leur évacuation sur Hanoï.

C'est alors que le lieutenant-colonel Descaves, commandant la base de Gialam, décida de tenter des évacuations de nuit et mit au point une technique : au moment de l'atterrissage, un Dakota tournait au-dessus de Diên Biên Phủ pour couvrir le bruit de celui qui se posait, moteur coupé, sur une piste balisée par trois petites loupottes, deux marquant l'entrée, la troisième la fin de la piste. Au sol, l'avion était tourné à la main, en position de décollage. Dès l'arrêt, 13 blessés légers étaient installés dans les sièges métalliques, le long d'un côté de la carlingue et 6 brancards placés à même le sol, car il fallait faire vite pour éviter que l'avion ne soit repéré et touché par les tirs du Viet-Minh.

J'eus la chance de me trouver dans le premier avion qui se posa le 19 mars par une nuit obscure, à la barbe des Viets, je me rappelle la tension, le recueillement et l'espoir qui animaient l'équipage lorsque l'avion s'approcha de la piste. Je priaï en silence pour que la tentative réussisse.



Geneviève de Galard

L'atterrissage s'est bien passé, la nuit est silencieuse, les ambulances sont là et c'est avec calme et rapidité que se fait l'embarquement des blessés. Dans la pénombre, je reconnais deux infirmiers de l'antenne. Ils ont l'air épuisé, leurs figures haves, mais rasées, ils semblent sortir d'un autre monde, j'ai le sentiment que pour eux c'est l'enfer.

L'avion roule à nouveau et décolle. Les blessés

manifestent leur joie. L'un d'eux, blessé au ventre le 13 mars et opéré à l'antenne chirurgicale, a été enseveli lorsque le toit de son abri s'est effondré sous les tirs d'artillerie vietminh. Sept de ses camarades déjà opérés sont morts à côté de lui.

Cette nuit-là, 114 blessés purent être évacués avant que les Viets ne découvrent le stratagème.

Les nuits suivantes, lorsque la météo le permettait, les évacuations reprurent au rythme d'une à trois par nuit, à des horaires variables pour faire jouer l'effet de surprise.

La nuit du 28 mars, je décollais d'Hanoï à 4h15 du matin dans un Dakota piloté par le commandant Blanchet, commandant en second du groupe Béarn. La visibilité était très mauvaise et la piste à peine visible. Au troisième essai, le pilote se posa mais sortit légèrement de la piste, heurtant un piquet de barbelés qui creva le réservoir d'huile. Impossible de repartir. La nouvelle fut terrible pour les blessés qui espéraient bien que l'heure de leur évacuation était arrivée. Les deux jours suivants, les conditions météo empêchèrent les posés. Le 30 mars à 17 heures commença la grosse attaque qui dura trois jours et trois nuits.

Le 31 mars, vers 5 heures du matin, les blessés affluent à l'antenne chirurgicale. Les points d'appui Dominique 1 et 11 sont tombés. En quelques minutes, l'antenne est comble. On déconnecte les blessés les plus graves en attendant de les opérer. Les blessés légers sont rapidement pansés, puis rejoignent leur unité sous une pluie d'obus car il n'est pas possible de les garder.

Le couloir de l'antenne, étroit et boueux, à peine éclairé, est immédiatement encombré de brancards qu'il faut enjamber pour circuler. A la lueur d'une lampe électrique, à genoux dans la boue, je pratique les déconnexions. La salle de réanimation, prévue pour 15 blessés, en reçoit plus de 25 ; on place les brancards à même le sol, entre les lits. Dehors des blessés attendent sur leur brancard que l'on puisse trouver un peu de place pour les mettre à l'abri. Certains seront à nouveau blessés et même tués sur le terre-plein à l'entrée de l'antenne.



Médecin commandant Grauwin

Comment décrire l'arrivée ininterrompue des blessés, l'impossibilité où nous sommes de les mettre à l'abri, de les soigner, de les opérer tous dans des délais voulus ?

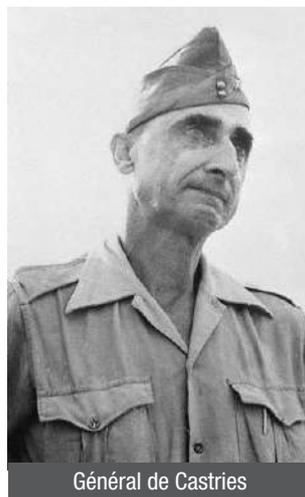
Dans les deux antennes de la position centrale, les chirurgiens Grauwin, Gindrey et Vidal opèrent jour et nuit avec un dévouement et une compétence extrêmes, et dans leurs infirmeries, les médecins de bataillon pratiquent de petites interventions.

Lorsque l'artillerie se calma enfin, les Viets étaient parvenus à l'extrémité de la piste ; il n'était plus possible à un avion de s'y poser. Pour moi, il n'était plus question de repartir. D'ailleurs je ne le souhaitais pas. Il était impensable pour moi de quitter mes blessés et le docteur Grauwin me donna la responsabilité des plus graves.

Vers le 15 avril, à la demande du médecin commandant Grauwin, le colonel Langlais fit libérer les abris voisins et le Génie creusa un boyau sous la route pour les faire communiquer avec l'antenne. Pour gagner quelques places supplémentaires, des bat-flancs furent creusés dans la paroi du couloir central de cette extension, et tout cela avait une allure de catacombes réellement sinistre.

Quel courage ont eu les blessés, eux qui gardaient le moral dans ces souterrains boueux, humides et chauds. La sueur coulait dans les plâtres et les asticots firent leur apparition.

Le jour de Pâques, le Père Heinrich dit la messe dans la salle d'opération inutilisée ce jour-là grâce à une période d'accalmie



Général de Castries

Le 3 mai, le général de Castries vint voir les blessés pour leur remettre des citations bien méritées. Malheureusement il ne put les décorer, le colis contenant les croix de guerre étant tombé chez les Viets.

La surface de parachutage s'amenuisait et posait des problèmes de ravitaillement dans tous les domaines. A l'antenne principale nous ne manquions ni de médicaments, ni de pansements, mais parfois de sang ou de plasma.

Malgré le danger, 680 volontaires non brevetés sautèrent sur Diên Biên Phù. Du 1^{er} au 6 mai, les combats ne cessèrent pratiquement pas sur les Eliane, les Huguette, les Dominique.

La nuit du 6 au 7 mai, fut dramatique. Mon travail terminé vers 23 heures, j'allais au P.C. du groupement aéroporté 2 (GAP 2) pour avoir des nouvelles et

les rapporter à mes blessés. Ce que je fis avant de retourner au GAP 2 à la demande du colonel Langlais qui m'avait dit « Restez avec nous, vous êtes notre porte-bonheur ». J'ai donc vécu au P.C. du GAP 2 cette nuit tragique et entendu les adieux émouvants des commandants d'unité. C'était poignant.

Le 7 mai, je regagnai l'antenne avant l'arrivée des premiers blessés, sachant que tout espoir était perdu. L'état physique des combattants ne permettait plus d'envisager la sortie prévue vers le Laos ; ils reçurent l'ordre de détruire leurs armes et leurs munitions.

Vers 16h30, je pus encore aller au P.C. du GAP 2 pour recueillir les lettres confiées par certains pour leur famille et leur dire au revoir ; nous étions tous très émus. De retour à l'antenne, j'appris aux blessés que les combats allaient cesser. Pour eux, ce fut un soulagement car l'antenne était maintenant en première ligne et un carnage était à craindre si les combats avaient continué une nuit de plus.

Bientôt le calme s'installa sur la cuvette et ce fut l'attente avec dans le cœur une immense tristesse en pensant au sort et à la souffrance morale des combattants de Diên Biên Phủ, ces hommes courageux dont j'avais eu l'honneur et la fierté de partager la vie pendant ces jours difficiles.

Prisonnière le 7 mai, elle est libérée le 24 mai suivant à Luang Prabang. Ramenée à Hanoï en tenue para, elle est rapatriée en France quatre jours plus tard, après avoir effectué en Indochine 149 missions d'évacuation sanitaire dont 40 à Diên Biên Phủ.



Geneviève de Galard

Grand-Croix de la Légion d'honneur, croix de guerre des T.O.E. remise le 29 avril 1954 par le général de Castries, titulaire de la médaille de l'Aéronautique, première classe d'honneur de la Légion étrangère, Geneviève de Galard a été « l'incarnation féminine de la bravoure sous le feu et du sens de la mission au service des autres » pour reprendre les propos du général d'armée Thierry Burckhard lors de ses obsèques le 7 juin dernier.

ROLF RÔDEL

Enrôlé dans l'armée allemande, Rolf Rödel a combattu sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale. Fait prisonnier par les Américains, il s'engage dans les rangs de la Légion étrangère quelques années plus tard, le 17 avril 1950.



Rolf Rödel

Après avoir servi dans les rangs du 1^{er} Etranger à Sidi-bel-Abbès et à Mascara, il est parti une première fois en Indochine, à la 13^e compagnie du 2^e Etranger, puis au 4^e Etranger.

Volontaire pour un deuxième séjour, il rejoint le 3^e Etranger et prend la tête du commando de la 10^e compagnie. Il a vécu l'enfer de Diên Biên Phu dans le point d'appui « Isabelle », et l'horreur des camps de prisonniers du Viet-Minh. Blessé quatre fois au combat.

Le 25 avril 1957, il quitte la Légion étrangère avec le grade de sergent, tout en restant très attaché aux « képis blancs ».

En mars 1992, il retourne au Vietnam pour la première fois depuis 1954, et va revoir les lieux où il avait combattu au cours de ses deux séjours en Indochine. A Diên Biên Phu, à cette époque, seule une dalle de ciment, entourée d'une petite murette avec une plaque à la mémoire des morts pour l'Armée française rappelait le souvenir des 5 000 soldats tués et disparus au cours des 57 jours d'un combat sanglant et ininterrompu. Erigée par un inconnu dans les années 80, jamais entretenue depuis, elle était en 1992 en très mauvais état, abandonnée au milieu de la végétation.

Emu et scandalisé par son état lamentable, Rödel, de ses propres mains et avec ses seuls moyens, la répare et la restaure.

Une fois rentré en France, il tente sans succès de

sensibiliser les milieux officiels pour qu'un véritable monument soit construit à Diên Biên Phu, à la mémoire de tous les morts pour la France, non seulement dans cette bataille, mais au cours des huit années de la guerre d'Indochine.

Aucune suite n'étant donnée à son initiative, ni à Paris, ni à Hanoï, Rolf Rödel se décide, en 1994 à l'occasion du 40^e anniversaire de la bataille et de la fin de la guerre, de se lancer seul, dans un véritable défi : construire, sans aucune aide officielle, à 12 000 km de la France et à 500 km d'Hanoï, un monument aux morts digne de ce nom, sur le site même de la bataille de Diên Biên Phu. Seuls quelques amis étaient au courant de son projet, autorités de la Légion étrangère et le président de l'association nationale des anciens prisonniers d'Indochine (ANAPI) en Rhône-Alpes, qui lui avaient fait connaître leur approbation.



Le monument

Il débarque à nouveau au Vietnam le 2 avril 1994 et, pendant deux mois et demi, il va multiplier les contacts à Hanoï, à Laïchan, à Diên Biên Phu, tant avec les autorités vietnamiennes qu'avec l'ambassade de France, pour obtenir les nombreuses autorisations et vaincre les difficultés de tous ordres pour réaliser son projet.

Et ce défi, lui, simple sous-officier à la retraite, mais Légionnaire à vie, il va le gagner ! Les travaux commencent le 15 mai et le 26 juin 1994, après six semaines de labeur, il inaugure son monument, seul

Français et seul Européen, en présence des autorités de Diên Biên Phu et de Laïchan, du président et des membres de l'association des anciens combattants viet-minh de Diên Biên Phu, des chefs Taïs et Méos, et de nombreux habitants de Diên Biên Phu et des alentours.

Bien qu'invités, aucun représentant de l'ambassade de France ne s'est déplacé... Coïncidence, trois jours après, le 29 juin 1954, le général Bigeard, en visite au Vietnam et de passage à Diên Biên Phu, a la surprise de découvrir le monument Rödel, et est ainsi le premier Français ancien de Diên Biên Phu à s'y recueillir.



Bigeard et Rödel devant le monument

Aujourd'hui, s'il existe à Diên Biên Phu un véritable monument aux morts – le seul dans tout le Vietnam - à la mémoire de tous les Français, de tous les Vietnamiens, de tous les Africains et de tous les légionnaires qui sont tombés en Indochine pour la France et pour la liberté, c'est grâce à Rolf Rödel, à son courage, à sa ténacité, à sa générosité.

Médaillé militaire, il était membre de la FARAC, Il est décédé le 5 janvier 1999.

Source : Farac Info n° 335 – février 1999

EN CONCLUSION

La tragédie de la RC 4 fut un tournant de la Campagne d'Indochine.

Je n'ai rien trouvé de mieux que de rappeler les mots d'un des acteurs de ce drame. Le lieutenant Roger Faulques, chef du peloton d'élèves gradés du 1^{er} B.E.P., gravement blessé lors du sacrifice du B.E.P. pour sortir de Coc-xa et ouvrir la voie à la colonne Lepage, fut de ces prisonniers, dont le Viêt-minh ne voulait pas s'encombrer, certain de leur mort prochaine. Ils les rendirent à l'armée française. Quelques années plus tard et après d'autres épreuves, le chef de bataillon Faulques écrivait :

« Alors, si l'on cherche encore à expliquer cet attachement presque charnel à cette Indochine, à la beauté du paysage, au climat, aux populations, à l'Aventure, il faudra surtout ajouter que tous les survivants de cette épopée ont conscience d'avoir forgé là-bas un type de soldat particulier, aussi bien ceux des modestes postes perdus dans leur isolement que ceux des flamboyantes unités d'intervention des Réserves Générales. Soldats de l'impossible, sans calculs, sûrs d'eux-mêmes et orgueilleux de leurs sacrifices, ayant enterré dans cette terre d'Extrême-Orient leurs illusions de jeunesse et les meilleurs de leurs camarades, ce qui est peut-être le prix à payer pour vivre en Hommes. »

ALLOCUTIONS DU COMITÉ D'ENTENTE INDOCHINE

ALLOCUTION DU 7 MAI 2024 70^e ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU

Je suis heureux de vous accueillir en cette journée anniversaire de la fin de la bataille de Diên Biên Phu. Cette cérémonie ne figure pas dans le calendrier des cérémonies validées par la préfecture dans la mesure où la cérémonie d'hommage du 8 juin prochain concernera la totalité des événements de la guerre d'Indochine.

Mais le 70^e anniversaire de la bataille ne pouvait pas ne pas être célébré. Oublier ces milliers de morts, ces milliers de blessés, le calvaire des prisonniers ? Impossible !

Inconcevable d'autant que la France et le Vietnam affichent aujourd'hui, pour la première fois, une volonté partagée de regarder d'une manière lucide leur histoire commune, sans rien renier du passé. Notre présence est donc totalement justifiée, afin de rendre aux morts pour la France à Diên Biên Phu un hommage digne de leur bravoure et de leur héroïsme, ne pas les enfermer dans l'oubli, faire vivre leur mémoire et leur honneur.

Malgré le caractère officieux de cette cérémonie, vous êtes nombreux à avoir répondu à mon invitation.

- l'UNP du Rhône et son président Jean-Louis Louvet,
- l'AALe et l'ACUF et leur président Alain Dupouyet,
- le général (2s) Durin président de l'amicale des anciens combattants de Lyon,
- le lieutenant-colonel Patrice Barthlen président de l'association des membres de la Légion d'honneur DPLV et de l'Union des amicales de l'arme blindée cavalerie,
- le major Jean-Louis François, président de l'union départementale des Médaillés militaires,
- le colonel (er) Roland Minodier représentant l'armée de l'Air et de l'Espace,
- Madame Fatma Kefif, présidente déléguée de l'union nationale des anciens combattants français musulmans, représentant les troupes nord-africaines, tirailleurs et goumiers,
- Didier Fieulaine, président de l'UNC de Rhône

- le major Georges Pérez, président de l'association des porte-drapeaux du Rhône,
- Philippe Neyret président de l'Association nouvelle des anciens et amis de l'Indochine (l'ANAI),
- Jacques Villard, président de l'Association nationale des anciens prisonniers, internés et déportés d'Indochine (ANAPI),
- Jean-Claude Salaud, président de la Maison du Combattant.

Le lieutenant-colonel Philippe Creuset, délégué militaire départemental adjoint du Rhône, devait être avec nous. Il est finalement représenté par le capitaine Jérôme Audision, commandant la compagnie Sentinelle du 8^e RPIMa de Castres. Merci mon capitaine de partager ce moment d'hommage d'autant que, sous l'appellation de 8^e bataillon de parachutistes coloniaux, votre régiment a participé à la bataille de Diên Biên Phu, pour finir quasiment anéanti.

Merci aussi à tous ceux qui n'ont pas été cités mais qui partagent les mêmes sentiments de fidélité et de solidarité.

DIÊN BIÊN PHU trois mots qui claquent dans nos mémoires.

Cette bataille marque la fin du conflit entre la France et le Vietminh d'émanation communiste. Elle occupe une place à part dans l'histoire militaire du XX^e siècle. Nous nous devons de marquer ce 70^e anniversaire, de veiller à ne pas oublier le sacrifice de nos anciens qui ont refusé de vendre leur âme.

Aujourd'hui, toutes nos pensées vont vers ce 57^e et dernier jour de combat. En voici un récit, parmi tant d'autres.

A l'aube du 7 mai, les positions françaises et vietminh sont entremêlées. Les tranchées sont jonchées de cadavres et de blessés des deux camps.

Eliane 4 a résisté jusqu'à 10 heures. Eliane 3 a été investie, casemate après casemate, abri après abri, par des Viets circonspects, nettoyant le terrain à la grenade, sans égard pour les légionnaires et les paras blessés, impitoyablement exterminés à quelques heures de la fin de leur cauchemar.

A Hanoï, on se prépare à la fin des combats mais il faut sauver les apparences. Certes la bataille est

perdue, la garnison est condamnée, mais il convient de se laisser prendre sans se rendre. C'est ainsi que le général Cogny, après avoir félicité le général de Castries pour sa résistance, l'autorise à mettre bas les armes mais sans arborer le drapeau blanc : « *Dites-moi, mon vieux, il faut en finir maintenant... Mais pas sous forme de capitulation. Cela nous est interdit. Il ne faut pas lever le drapeau blanc... Je n'ai pas le droit de vous autoriser à faire cette capitulation... Ce que vous avez fait est trop beau pour que l'on fasse cela. Vous comprenez, mon vieux ?* ».

Castries, fort de l'accord formel de son patron, donne l'ordre de cesser le feu pour le 7 mai à 17h30. On détruit les armes, les équipements, les radios... et l'on attend les bo-doïs.

Certains combattants, isolés, attendent leur tour d'être attaqués et réduits au silence. Le sous-lieutenant de réserve Jacques Allaire, commandant la section de mortiers du 6^e bataillon parachutiste de choc (6^e BPC), nommé lieutenant d'active au cours de la bataille, est l'un d'eux.

Bruno, appelle-t-il, ici Allaire. Nous faisons Camerone ou nous nous mouillons les pieds ?

Bruno ne répond pas tout de suite. Ce matin, il a dû renoncer à quitter Diên Biên Phu de vive force et à se frayer un passage jusqu'au Laos, en combattant à la tête de ses paras. Il n'y avait plus un seul homme pour cette tentative. Les bataillons ont été engloutis, les uns après les autres. Comme un bateau de guerre torpillé à mort, le camp retranché a commencé à s'enfoncer lentement, battu de toutes parts par le flot incessant des Viets.

Allaire de Bruno. « Ne tentez plus rien. Le cessez-le-feu sera fixé bientôt ».

La voix de Bigeard trahit sa lassitude. Sa tristesse aussi.

« Bien reçu Bruno. Mais j'ai besoin d'un ordre écrit. »

Bigeard ne fait aucun commentaire. Cette demande incongrue en un pareil moment ne lui apparaît que comme un dernier devoir à accomplir envers un subordonné qu'il devine désespéré.

OK Allaire, envoyez une estafette au PC.

Un quart d'heure plus tard, trempé, crotté, hagard, le parachutiste revient. Il donne au lieutenant une feuille de papier sur laquelle Bigeard a tracé quatre phrases brèves :

*Pour Allaire
Cessez-le-feu à 17h30*

*Ne tirez plus
Pas de drapeau blanc
A tout à l'heure.
Bruno*

En dessous, quatre mots qui disent sa détresse :

Pauvre 6 ! Pauvres paras

Allaire plie soigneusement sa feuille de papier et la glisse dans sa poche de poitrine. Il ne reste plus qu'à attendre.

Bien d'autres actes héroïques pourraient être évoqués car la liste est longue. Je pense au 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens de Botella, aux 91 hommes du 1^{er} BPC largués dans la nuit du 5 mai, d'une altitude d'à peine 200 m pour raccourcir le temps de descente afin d'éviter les tirs des Viets.

Je pense à l'infirmière Geneviève de Galard, « l'ange de Diên Biên Phu », convoyeuse de l'air, bloquée dans la cuvette, et qui se met immédiatement à la disposition du docteur Grauwin, chirurgien en chef de l'antenne médicale, titulaire de neuf citations, qui opéra, nuit et jour, plus de 4 000 blessés pendant les 57 jours de la bataille.

L'ordre de cessez-le-feu tombe à 17 heures. Le PC du général adresse un ultime message à Hanoi à 17h50 « *On fait tout sauter. Adieu* ».

Quelques minutes plus tard, un drapeau rouge à étoile d'or est planté sur le PC du général de Castries. Diên Biên Phu est tombé, mais n'a pas capitulé.

Au même moment, à 6 km au sud de Diên Biên Phu, le point d'appui Isabelle résiste encore. Le colonel Lalande, futur gouverneur militaire de Lyon, décide de tenter une percée vers le sud à la nuit tombée. Armes à la main, légionnaires, tirailleurs algériens, partisans thaïs, artilleurs et cavaliers franchissent les barbelés, se lancent dans la plaine. Ils n'iront pas loin. Seuls quelques isolés parviendront à forcer les lignes ennemies et à rallier Muong Saï, 200 km à l'ouest.

Mais la plupart des autres soldats seront repris et ramenés, bras attachés, dans les colonnes de prisonniers en route pour les camps, 600 km plus loin.

Le 8 mai à 1h00 du matin, le point d'appui Isabelle cesse le feu à son tour. C'est la fin, l'heure des bilans.

Le Viet-minh comptabilise 11 721 prisonniers dont 4 436 blessés.

Depuis le 20 novembre 1953, date de l'offensive des troupes du général GIAP, l'armée de Terre a perdu 1 726 tués, 1694 disparus (surtout des prisonniers),

1 161 déserteurs et compté 5 234 blessés. On estime qu'il restait un peu moins de 6 000 hommes valides à la fin de la bataille

L'armée de l'Air a perdu 48 avions et 2 hélicoptères, 15 hommes et 33 disparus, 43 prisonniers et 6 blessés. Quant à l'aéronavale, elle a perdu 8 avions, 6 pilotes d'avions de chasse et 2 pilotes américains.

Le 21 juillet suivant étaient signés les accords de Genève, la fin d'une guerre lointaine, incomprise, oubliée, ignorée.

« *Tant de bravoure et de courage, tant de souffrances, tant d'héroïsme ne peuvent être inutiles et voués à l'oubli* » écrivait le médecin commandant Grauw in en 1970.

A nous de maintenir vivante la gloire de nos aînés, la mémoire de tous ces héros qui sont allés jusqu'au bout de leur engagement. Nous leur devons le plus grand respect. C'est notre devoir. C'est notre honneur.

*André MUDLER
Président de la FARAC*

La cérémonie se terminait par un dépôt d'une gerbe commune quand une violente averse nous contraignit à nous replier en catastrophe sur une position heureusement reconnue à l'avance, un restaurant pizzeria situé à 200 mètres du monument où nous avions prévu de prendre le verre de l'amitié. Mouillés à l'extérieur comme à l'intérieur, mais ravis de partager un moment d'amitié...

ALLOCUTION DU 8 JUIN 2024

70^E ANNIVERSAIRE DE LA FIN DE LA GUERRE D'INDOCHINE

Madame la préfète de la région Auvergne-Rhône-Alpes, préfète du Rhône,

Mesdames, Messieurs, en vos grades et qualités,

Il y a 70 ans, les accords de Genève mettaient fin à la guerre d'Indochine, une guerre oubliée dont on cherche vainement le récit dans nos livres d'histoire, une guerre sans front, à 12 000 km de chez nous.

Doté de moyens insuffisants, victime du désintérêt des Français et d'une désinformation puissante organisée par le Parti communiste et ses satellites, le corps expéditionnaire a dû faire face à un combat multiforme, loin des thèmes classiques de l'École de guerre. Les états-majors français découvrent la guerre révolutionnaire qui préfigure celle d'Algérie.

Il est généralement convenu que la guerre d'Indochine a commencé le 19 décembre 1946. Le Viet-minh tente de s'emparer d'Hanoï, massacrant un grand nombre de nos compatriotes. Simultanément, le général Giap lance une attaque généralisée sur tout le territoire indochinois. La tentative échoue. Le gouvernement d'Ho Chi Minh quitte Hanoï et entre dans la clandestinité. Huit années de guerre nous attendent. Près de 600 saint-cyriens y perdront la vie.

Le 1^{er} octobre 1949, la proclamation de la République populaire de Chine modifie le rapport de forces entre la France et le Vietminh. Des conseillers politiques et militaires de haut niveau sont dépêchés par les

Chinois auprès du général Giap.

Un an plus tard, en octobre 1950, l'évacuation du camp retranché de Cao Bang et le désastre de la route coloniale n°4 sonnent le glas de nos espoirs. Le pessimisme règne au grand jour. Il faut réorganiser le commandement. Pressenti, le général d'armée de Lattre de Tassigny accepte la double fonction de haut-commissaire de France en Indochine et de commandant en chef en Extrême-Orient. Le 17 décembre 1950, tout de blanc vêtu, il débarque à Saïgon.

Si la bataille de Hoa Binh, capitale du peuple Hmong, et la victoire de Vinh Yen rétablissent le moral du corps expéditionnaire, elles ne résolvent rien. Le général de Lattre, qui assure avec succès son commandement durant l'année 1951, sait qu'il ne verra pas la fin de la guerre. Il décède le 11 janvier 1952.

Le dernier marqueur de la guerre d'Indochine est sans conteste la bataille de Dien Bien Phu. Le gouvernement cherche une « porte de sortie honorable » et confie au général Navarre, nouveau commandant en chef, la mission de concevoir un plan qui, à terme, devrait amener la France en position de force à la table des négociations.

Le 20 novembre 1953, au soir, 2650 parachutistes occupent le plateau de Diên Biên Phu. Progressivement, les forces françaises s'étoffent et atteignent 10 800 hommes le 12 mars 1954, la veille

du déclenchement de la bataille. L'implantation du camp retranché dans cet endroit isolé du nord-ouest du Vietnam, situé à 250 km à vol d'oiseau d'Hanoï, offre au général Giap l'occasion d'attaquer frontalement les Français. En effet, la conférence de Genève, prévue en avril 1954 et portant sur la paix en Corée, abordera aussi la question indochinoise. Désormais, Diên Biên Phu devient une priorité pour le Viet-minh.



André Mudler pendant son allocution

Progressivement les 80 000 bô dôï de l'armée populaire du Vietnam interdisent l'utilisation de la piste d'aviation, conquièrent les centres de résistance et, par un système de tranchées et de boyaux, étouffent la défense française.

Le 7 mai 1954, à 17h30, c'est la fin des combats, les armes se taisent. Diên Biên

Le bilan de ces huit années de guerre est terrible : plus de 100 000 morts et disparus, 76 000 blessés. Seulement un quart des 37 000 prisonniers rentrera dans ses foyers.

Les Français quittent Hanoi en 1955 et Saigon en 1956. Les survivants, les blessés, les rescapés des camps viets débarquent en France dans l'indifférence générale, quand ce n'est pas dans le mépris et la haine. Aujourd'hui encore, ils restent marqués par l'accueil qui leur avait été réservé.

En cette journée d'hommage, il nous appartient d'honorer la mémoire des 254 Lyonnais morts pour la France et dont les noms sont gravés sur les panneaux du monument érigé devant nous, sans oublier les sept tombes de la nécropole de la Doua qui feront ultérieurement l'objet d'un fleurissement de notre part.

Des noms d'anciens combattants que j'ai connus me viennent à l'esprit. Je pense à Jack Bonfils, à Hélié Denoix de Saint-Marc, à Bernard Magnillat, à Amédée Thévenet, à René Jullian, à Jean Roux, à Pierre Guinet, à Jean-Marie Madelaine, à Louis Bernadac, à Jacques Thomas, à Bernard Ledogar, à Maurice Vilaginès, à Jean-Marc Martorell, à Marc Bontemps, à Gilbert Fiolet, à Rolf Rodel et bien d'autres encore. Ils méritent tous notre respect.



Les autorités



Le monument et les porte-drapeaux



Dépôt de gerbe par les responsables Hmong



Honneur au général Longueval

Et comment ne pas saluer la communauté des Hmong, frères d'armes de la France, dont les descendants sont nombreux aujourd'hui à partager cette journée d'hommage. Merci à eux. Nous ne les oublions pas.

Enfin, je tiens à rappeler la mémoire de Roger Dague décédé le 7 mars dernier. Ardent animateur du comité d'entente des associations d'anciens combattants de la guerre d'Indochine, il n'avait cessé de défendre ceux qui ont mêlé leur sang à la terre rouge du Tonkin et aux eaux boueuses des rizières de la Cochinchine et de l'Annam.

Avant de conclure, permettez-moi d'honorer la mémoire d'une grande dame, Geneviève de Galard, l'ange de Dien Bien Phu, qui vient de nous quitter à l'âge de 99 ans. Elle personnifiait le don de soi, le sens du service, le panache, le courage.

Défaite militaire certes, défaite politique, oui sans aucun doute, mais la guerre d'Indochine a aussi été celle de la victoire de la fraternité d'armes, la victoire de l'héroïsme, la victoire de l'honneur.

André MUDLER, président de la FARAC, animateur du comité d'entente des associations en lien avec la guerre d'Indochine

HONNEUR AU GÉNÉRAL (2S) RENÉ LONGUEVAL, ANCIEN COMBATTANT D'INDOCHINE

Lecture est faite du texte suivant :

« Saint-cyrien de la promotion Général Frère (1948 – 1950), il opte pour l'arme de l'artillerie. Arrivé à Saïgon en avril 1953, il est affecté au II/RACM (2^e groupe du régiment d'artillerie coloniale du Maroc) implanté au Tonkin.

Après trois mois dans un poste tenu par l'armée vietnamienne au sud-est d'Hanoï, sa batterie entre dans la constitution du groupe mobile n°1 fort de 3 000 hommes. Durant 4 mois il combat dans le Delta du fleuve Rouge, et participe, du 15 octobre au 8 novembre, à l'opération Mouette, afin d'empêcher une division du Viet Minh d'entrer dans le Delta.

De repos à Hanoï, le séjour est interrompu car une division viet-minh a envahi le Moyen Laos et menace la base aéroterrestre stratégique de Seno. Après quatre jours de mer, et 1 000 km de remontée le long du Mekong, il participe victorieusement à la défense de la base.

De janvier à avril 1954, nouvelle mission pour le groupe mobile n°1 : chasser le Viet Minh du Moyen Laos en effectuant un raid de 120 km en direction de la cordillère anamitique. Un véritable cache-cache dans la jungle, propice aux embuscades. Trois mois pour atteindre la

cuvette de Ban Na Phao, uniquement ravitaillée par air. Bilan des pertes : 30 à 40 tués, 150 à 200 blessés à chaque embuscade.

Retour précipité à compter du 25 avril ; arrivée en zone amie le 7 mai après une troisième embuscade

Son unité est alors transférée par avion au Tonkin pour diverses missions dans le Delta jusqu'au 27 juillet, date du cessez-le-feu. Six mois plus tard, il embarque pour Marseille après un séjour de 22 mois en Indochine.

Le général René LONGUEVAL, aujourd'hui âgé de 97ans, est officier de la Légion d'honneur et officier de l'ordre national du Mérite. Il est par ailleurs titulaire de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec deux citations obtenues en Indochine »

Cette cérémonie s'est déroulée sous un agréable soleil, en présence d'une nombreuse assistance, rehaussée par la participation de la musique de l'Artillerie et d'une forte délégation de la communauté Hmong en tenue traditionnelle.

Et, cerise sur le gâteau, le vin d'honneur offert par la Farac a connu un vif succès.

N'OUBLIONS PAS

Texte lu par Xavier-Henri Monier

Ceux qui en combattant sont morts dans la rizière
Soit au cœur de la nuit, soit en pleine lumière,
Souvent sans le secours de la moindre prière
Ou d'un regard ami... NE LES OUBLIONS PAS !

Ceux dont le dernier cri s'est perdu dans le ciel
Ou en brousse inconnue, sur un rach au soleil,
Dans la montagne en pleurs, sous la pluie au réveil
Ou la forêt en feu... NE LES OUBLIONS PAS !

Tous les coloniaux, parachutistes, légionnaires et tirailleurs

Partisans, commandos, femmes et auxiliaires,
Marins, aviateurs, civils et militaires,
Unis contre le mal... NE LES OUBLIONS PAS !

Gloire à ceux qui, du Nord jusqu'à la Cochinchine
Ont lutté vaillamment et sans courber l'échine
Jusqu'à donner leur vie face à l'adversité
Pour sauver l'idéal qui a nom : "LIBERTE".

Ceux qui sont revenus fatigués et meurtris,
Invalides, blessés, troublés dans leur esprit;
Injustement vaincus, traités par le mépris
Dans leur propre pays... NE LES OUBLIONS PAS !

Les prisonniers des Viets ou des japs despotiques
Dans les camps de la mort, avilis, faméliques,
Malades abandonnés aux gardiens diaboliques,
Désespérés, perdus... NE LES OUBLIONS PAS !

Nos frères vietnamiens, cambodgiens, laotiens,
Tombés à nos côtés pour n'avoir peur de rien,
Ceux qui ont tout perdu, leur patrie et leurs biens
Pour sortir de l'enfer... NE LES OUBLIONS PAS !

Gloire à ceux qui, du Nord jusqu'à la Cochinchine
Ont lutté vaillamment et sans courber l'échine
Jusqu'à donner leur vie face à l'adversité
Pour sauver l'idéal qui a nom : " LIBERTE ".

Alors...

N'oublions pas les anciens d'Indochine
Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !

Chef de bataillon (E.R.) Pierre Paul Bedot
Commandeur de la Légion d'honneur

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement deux acteurs de la guerre d'Indochine, Raymond Lindemann pour son récit sur ses derniers jours de combat à Diên Biên Phu et le général René Longueval pour sa participation à la cérémonie du 8 juin..

Merci aussi au docteur Laurent Depassio et l'ANAI pour les nombreuses photos mises à ma disposition, au général Michel Prugnat qui m'a autorisé à exploiter les témoignages dont il disposait, à Mme Estelle

Yang responsable de la communauté Hmong d'Irigny, à M. Vang Yang, président de l'association Hmong Archive et Mémoire, aux élèves de CM1/CM2 de l'école Charles de Foucauld qui ont accompagné les autorités pour les dépôts de gerbe, Madame Dague et Xavier-Henri Monier venu spécialement de Paris pour lire un poème qu'appréciait beaucoup Roger Dague.

Merci à tous.

AGENDA 2024

AOÛT

- **Samedi 24 et dimanche 25**
80° anniversaire du massacre du fort de Côte Lorette

SEPTEMBRE

- **Dimanche 1^{er}**
Saint-Michel régionale de l'UNP – AURA et 80° anniversaire de la bataille de Meximieux
- **Mardi 3**
Libération de Lyon
- **Samedi 7**
Libération de Lyon 6°
- **Vendredi 13**
CA FARAC

SEPTEMBRE (SUITE)

- **Samedi 21 et dimanche 22**
Journées du patrimoine
- **Dimanche 22**
Déjeuner de cohésion de l'amicale des anciens de la Légion étrangère
- **Dimanche 29**
Déjeuner couscous organisée par l'union des anciens combattants français musulmans et leurs enfants à Caluire

AUTRES DATES À RETENIR

- **12 octobre**
Inauguration de la promenade Royal Deux Ponts :
99° et 299° RI à Sathonay-Camp
- **8 novembre**
Réunion des responsables des associations patriotiques de la région Auvergne Rhône-Alpes à l'Hôtel de la Région
- **15 novembre :**
Gala annuel des Officiers de réserve de Lyon (AORL)
- **14 décembre**
Concert du gouverneur militaire de Lyon au Palais des Sports de Lyon - Gerland